Fabienne Michonnet

L’autre liberté

Roman

La sensation d’être heureux ou malheureux dépend rarement de notre état mental dans l’absolu, mais de notre perception de la situation, de notre capacité à nous satisfaire de ce que nous avons.

Le Dalaï Lama

Table des matières

[Chapitre 1](#_Toc421730983)

[Chapitre 2](#_Toc421730984)

[Chapitre 3](#_Toc421730985)

[Chapitre 4](#_Toc421730986)

[Chapitre 5](#_Toc421730987)

[Chapitre 6](#_Toc421730988)

[Chapitre 7](#_Toc421730989)

[Chapitre 8](#_Toc421730990)

[Chapitre 9](#_Toc421730991)

[Chapitre 10](#_Toc421730992)

[Chapitre 11](#_Toc421730993)

[Chapitre 12](#_Toc421730994)

[Chapitre 13](#_Toc421730995)

[Chapitre 14](#_Toc421730996)

[Chapitre 15](#_Toc421730997)

[Chapitre 16](#_Toc421730998)

[Chapitre 17](#_Toc421730999)

[Fin](#_Toc421731000)

# Chapitre 1

- Coralie ! Devine ce qui m’arrive !

Coralie vit arriver vers elle son amie Nadège qui était visiblement au comble de l’excitation.

- Que se passe-t-il ?

- C’est extraordinaire ! Te souviens-tu de ce travail d’employée de maison pour lequel j’avais postulé sur un site Internet américain il y a quelques mois ?

- Oui, je croyais que ça avait échoué, tu n’en parlais plus…

- Moi aussi, mais j’ai finalement reçu un mail d’une famille qui cherche quelqu’un à partir du mois prochain, pour trois mois ! J’ai envoyé ma réponse, je pars aux États–Unis !

Tout en discutant, les deux jeunes femmes finissaient de gravir l’imposant perron qui ornait la façade d’un élégant château et Coralie était gagnée par l’excitation de son amie. Elle poussa la lourde porte dont le grincement fut quasiment couvert par leurs bavardages, puis elles gravirent un escalier monumental pour s’arrêter sur le premier palier et emprunter le couloir de droite. Sitôt dans sa chambre, Coralie troqua ses vêtements contre une tenue de cheval. Elles ressortirent sans s’attarder pour cette fois-ci utiliser la porte arrière de l’édifice, traversèrent une pelouse soigneusement tondue et atteignirent une prairie dans laquelle broutaient paisiblement deux chevaux.

Ici, les herbes folles avaient droit de cité et venaient lécher sans vergogne le bas de troncs d’arbres centenaires, on devinait des massifs qui désormais n’étaient plus entretenus. Une sorte de nostalgie de l’ancien temps transparaissait, il se dégageait des lieux une majesté sur le point de se faner.

- Où habite cette famille ?

- Dans le Colorado !

- Combien d’enfants ont-ils ?

- Deux, âgés de quatre et six ans… Mais ce n’est pas tout !

- Raconte !

- Eh bien… Mr et Mme Grant, mes futurs patrons, sont propriétaires d’un ranch, ils élèvent mille têtes de bétail et ont une dizaine de chevaux !

Coralie s’était arrêtée et regardait Nadège bouche bée.

- Ouah ! Tu as tiré le gros lot ! Bravo ! Je crois que je vais tomber raide morte de jalousie !

Elle se laissa glisser à terre, les bras en croix tandis que sa jument s’approchait et reniflait sa poche histoire d’essayer d’attraper un sucre.

- Eh Comtesse ! Arrête ton cirque !

- Pas « Comtesse » ! Tu sais que je n’aime pas ça !

Les yeux de Coralie s’étaient brusquement assombris et le plissement du haut de son nez en disait long sur son sentiment. D’un bond elle se releva, repoussa machinalement une mèche de cheveux bruns et la discussion repartit de plus belle. Elles passèrent le licol à leurs chevaux qui eurent droit chacun à leur sucre et les ramenèrent vers les communs à l’entrée du château; là, elles les sellèrent et se mirent en route pour leur promenade quotidienne. Le mois de mai arrivait à sa fin et les jours rallongeaient franchement, elles profitaient donc des soirées pour faire de longues promenades sans jamais manquer de sauter par-dessus tout obstacle se présentant : tronc d’arbre, barrière, buisson… Ce soir-là, l’excitation des jeunes femmes gagna rapidement les chevaux et la balade ne fut que prétexte à des galops effrénés et des sauts. Finalement, et malgré le risque d’échec, donc de chute, elles décidèrent de sauter la barrière du potager pour arriver directement dans les communs. Elles avaient soigneusement jaugé la situation avant d’accomplir leur forfait, car c’en était un ! Nadège avait croisé Félix et Georges, respectivement leur père et leur grand-père, au village, inutile qu’ils soient les spectateurs de leurs exploits, ils n’apprécieraient pas c’était sûr. Elles pouffaient de rire comme des enfants en atteignant l’allée latérale au bout de laquelle elles prendraient leur élan. L’idée était de caler les foulées des deux chevaux ensemble et de sauter la barrière parfaitement en accord, tout en sachant qu’à l’arrivée elles n’auraient qu’un mouchoir de poche pour s’arrêter. Leur légèreté d’humeur cachait toute la délicatesse de l’exercice qui ne souffrait aucune erreur possible, chacune se devait donc de le réussir parfaitement. Elles s’envolèrent d’un même mouvement au-dessus de la vieille barrière pour s’arrêter avec un ensemble superbe devant… deux vieux messieurs qui les regardaient d’un air courroucé. Le plus grand prit la parole le premier :

- Coralie, tu sais très bien que c’est dangereux de sauter cette barrière, il n’y a pas assez d’espace ici ! Coralie baissa la tête et passa devant son grand-père, un peu honteuse de ses gamineries. Le compagnon de Georges ne fut pas en reste et lui aussi toisa sa fille pour lui dire :

- Tu as passé l’âge de t’amuser comme une enfant, tout de même ! Non ?

Les jeunes femmes regagnèrent les écuries sans mot dire, et pourtant elles ne purent s’empêcher d’échanger un regard complice : elles avaient été royales ! De leur côté, les deux hommes restèrent silencieux un long moment, finalement ce fut Félix qui lâcha :

- Ton garçon c’était quand même un sacré professeur d’équitation !

- Oh ça, on ne peut pas dire le contraire, et nos deux chipies elles ont une sacré classe, tu ne trouves pas ?

- Eh eh… Oui… Tu as vu le sabot de Sultan ? Il est passé à vingt centimètres des laitues, il les aurait piétinées je le transformais en saucisse !

- Pour un ex boulanger ça serait le comble ! En plus, tu dis ça, mais l’autre nuit, quand il s’est échappé de son parc avec Prunelle tu l’appelais : « Sultan, mon bébé, où tu es ? »

- C’est normal, c’était à cause des filles ! Elles avaient toutes les deux la tête à l’envers tellement elles étaient inquiètes, alors moi, tu penses, j’étais tout retourné… Que veux-tu, je n’ai pas la dignité d’un comte, je n’ai pas appris à contrôler la moindre de mes réactions !

- Grand bien t’en fasse, ce n’est pas très agréable de passer pour quelqu’un de hautain, froid et distant…

Ils avaient atteint une petite cabane de jardin au fond du potager et Georges, le grand-père de Coralie, sortait une bouteille d’alcool de poire puis revenait s’asseoir à côté de son ami de toujours. Il avait deux petits verres à la main et les remplit à demi. Les deux hommes se turent un instant pour savourer le contenu de leur verre. Pour rien au monde ils n’auraient voulu être ailleurs, leur banc, adossé à la cabane de jardin faite de pierre au fond du potager, était idéalement situé. La chaleur que les murs accumulaient dans la journée était restituée le soir, et l’été, le vieux poirier leur apportait une ombre bienfaisante. À l’automne, la récolte des poires présageait les bonnes bouteilles que Georges s’appliquait à préparer selon la recette de son grand-père. Les deux amis entretenaient ensemble le potager car il y avait belle lurette qu’aucun jardinier ne travaillait plus au château. Georges n’en avait plus les moyens, d’ailleurs, avec sa maigre retraite, il n’avait plus les moyens du tout et il voyait la bâtisse vieillir, le parc perdre de sa superbe et les communs tomber en désuétude sans savoir que faire. Il reportait tous ses espoirs sur sa petite-fille. Depuis le décès de son fils et de sa belle-fille dans un accident de voiture, il s’était retrouvé seul avec Coralie qui n’avait alors que quatorze ans. Leur vie à tous les deux s’était trouvée bouleversée sans qu’ils y soient préparés. Le père de Coralie élevait des chevaux et donnait des leçons d’équitation. Son élevage commençait à être connu des professionnels et quelques-uns de ses chevaux avaient fait de bons résultats en concours. Il vendait ses poulains de plus en plus cher et finalement, il avait même réussi à payer une nouvelle toiture au château. Et puis il était mort, trop tôt… Bien trop tôt… Georges avait vendu progressivement tous les chevaux de son fils et n’avait gardé que Sultan et Prunelle, qui, en plus d’être les favoris de Coralie et Nadège, servaient de tondeuse à gazon pour le fond du parc. Il avait petit à petit loué toutes ses terres mais il ne parvenait plus à entretenir la propriété avec ce que cela rapportait. L’hiver était devenu particulièrement rude pour eux, même s’il ne chauffait pas toute la bâtisse, Georges maintenait un minimum de dix-huit degrés dans toutes les pièces où Coralie avait à faire. Et l’augmentation du fuel rendait la facture de plus en plus déraisonnable.

Jamais il n’abordait ce sujet avec Félix, mais celui-ci savait lire en lui comme dans un livre ouvert. Leur amitié remontait à leur enfance, ils s’étaient connus à l’école communale et d’emblée s’étaient détestés comme si la différence de leur milieu social impliquait cet état de fait. La guerre était arrivée et le père de Félix, boulanger de son état, s’était impliqué dans la résistance. Il arrivait que Félix porte des messages aux organisateurs du réseau, c’est ainsi qu’il s’était un jour retrouvé face à face avec Georges qui était en charge de prendre le message et de le porter à un chef de la résistance dans la ville voisine. La surprise de l’un n’avait eu d’égale que la stupéfaction de l’autre, puis, progressivement, au fur et à mesure des échanges de messages, une amitié était née de leur complicité. Ils surent être discrets à l’école mais apprirent à se respecter et à se faire confiance. Finalement, ils prirent l’habitude de se retrouver le samedi pour aller dans les bois poser des collets et attraper des lapins. Le garde-chasse du père de Georges avait tout fait pour arrêter le braconnier mais pas moyen, les seules personnes qu’il croisait dans les bois étaient le fils du comte et son ami. La guerre finie, l’amitié était restée, et les parties de pêche avaient succédé aux parties de chasse. La vie s’était écoulée comme un fleuve tranquille et Félix avait vendu sa boulangerie après avoir perdu sa femme, seul avec sa fille il ne s’en sortait pas. Il l’avait eue sur le tard suite à un second mariage. Elle et la petite-fille de Georges étaient les meilleures amies du monde. Félix et Georges, du fond du potager, pouvaient observer toutes les allées et venues des filles tout en gardant leur distance. Ce potager était devenu leur refuge, le gardien de leurs souvenirs dont ils reparlaient souvent, tranquillement assis sur le banc. Bien sûr, ils continuaient à limiter soigneusement l’expansion du nombre de lapins et à taquiner le poisson et de ce fait vivaient quasiment en autarcie.

Dans son enfance, Georges avait connu les derniers avantages dont un homme de son rang bénéficiait. Mais tout cela n’était désormais qu’un lointain souvenir et il savait qu’il léguerait à sa petite fille un domaine dans un triste état. Pourtant, il était attaché à ce château comme un marin à son bateau. Ses ancêtres avaient vécu là et il n’avait qu’un souhait : que sa petite fille accepte ce fardeau et qu’à son tour elle continue de faire vivre cet endroit merveilleux et unique au monde.

- Tu m’avais dit qu’ils étaient au village !

- À mon avis ils ont pris le bus et se sont fait déposer devant les grilles.

- En tout cas on a eu chaud !

- Oui, mais ça en valait le coup, non ? On a été parfaites, Tu as vu, les salades sont restées prudemment à distance des sabots de Sultan !

- Heureusement que ce n’était pas des courgettes qui s’étalent sinon on faisait de la soupe sur place…

Tout en discutant et en riant les deux amies avaient dessellé leurs chevaux et regagnaient le château. De nouveau, Coralie était montée se changer tandis que Nadège filait à la cuisine et sortait quelques biscuits ainsi que deux verres dans lesquels elle versait du jus d’orange. Elles se retrouvèrent dans un grand salon situé perpendiculairement à l’aile ouest du château. Cette salle était idéalement orientée puisqu’à travers les grandes fenêtres ouvertes sur trois côtés de la pièce, on ne pouvait manquer le moindre rayon de soleil. Sur le parquet se prélassait un immense tapis et, sur ce tapis, trônait un grand piano de concert. De beaux meubles anciens complétaient le décor, et l’ensemble, à la fois défraîchi et désuet, avait ce côté rassurant de l’éternité qui s’était installée. Coralie était réapparue, ses cheveux attachés derrière sa tête dégageaient son petit visage au teint de porcelaine. Elle avait vidé son verre d’un trait, mangé un biscuit et s’installait derrière le grand piano.

- Par quoi veux-tu commencer ce soir ? Lui demanda Nadège qui s’était laissé tomber dans sa bergère préférée, celle dont l’assise n’était pas trop défoncée.

- Je pense que quelques nocturnes de Chopin nous calmeraient, puis une sonate ou deux de Beethoven, ensuite c’est toi qui me diras, d’accord ?

- Ça me va !

Dès que les premières notes retentirent Nadège renversa sa tête en arrière et ferma les yeux. Ses cheveux blonds encadraient son visage fin sur lequel flottait un léger sourire. Coralie jouait de tête, elle avait concocté son programme le matin même et le but était de parvenir au bout sans aucune erreur.

Elle avait appris le piano sous la gouverne de sa mère : c’était un professeur exigeant pour qui l’excellence de la technique s’associait au par cœur. Coralie s’était montrée douée dès le début et lorsqu’elle avait su maîtriser parfaitement les grands compositeurs classiques, sa mère l’avait confiée à un professeur chevronné. Devenue adolescente, elle commença à se rebeller et à moins bien travailler mais sa mère ne céda pas, elle dut continuer à prendre des leçons. Au décès de cette dernière, Coralie abandonna l’instrument toute une année pour se remettre ensuite à travailler avec une ferveur qui plongeait parfois son grand-père dans le désarroi et la tristesse. Elle voulait cultiver ce lien que sa mère avait su tisser entre elles, comme si continuer à jouer du piano c’était un peu la garder près d’elle, c’était comme défier la mort et le vide de l’absence. Au début, ses morceaux étaient tristes et bien souvent les larmes se mêlaient aux notes et puis, progressivement, la vie avait repris le dessus, Nadège avait révélé des talents d’auditrice dont la patience était inusable. Elle adorait lire, alors elle emmenait un livre et lisait tout en écoutant d’une oreille. Elles étaient là l’une pour l’autre, tout comme Félix et Georges étaient là l’un pour l’autre.

Depuis quelque temps, Coralie travaillait d’arrache-pied car elle se préparait à passer un concours la destinant à devenir professeur. Elle avait largement le niveau pour devenir concertiste, mais elle perdait tous ses moyens devant des spectateurs, elle savait que le jour du concours elle jouerait comme un automate, elle s’employait donc à régler son automate au mieux.

Les dernières notes s’égrenèrent tandis qu’un ciel rougeoyant enflammait la fenêtre dans son dos. Elle se retourna et observa son amie quelques secondes. Nadège était plongée dans sa lecture, le soleil du soir éclairait son visage avec douceur et faisait paraître ses cheveux encore plus blonds. Finalement, cette dernière releva la tête et déclara :

- Si tu n’as pas cet examen, alors je me demande qui pourrait bien l’avoir !

- Si seulement il n’y avait pas le jury et le public, je serais beaucoup plus sûre de moi…

- Et pourtant ta mère t’avait prédit une grande carrière d’artiste !

- Elle n’avait pas prévu que le public me poserait problème… Dans deux semaines je saurai si je suis reçue ou non. Ça serait génial, toi tu viens d’avoir ton agrégation de philosophie depuis un mois et moi, si j’ai mon examen je deviens officiellement professeur de piano. Et ensuite, tu me laisses lamentablement tomber pour aller au pays des cowboys, l’été promet d’être mortel ici sans toi !

- Tu n’auras pas le temps de le voir passer, tu as tellement d’occupations ici !

Coralie poussa un gros soupir :

- Oui, même un peu trop… Si tu savais comme parfois j’en ai assez de ce château ! Il ne m’apporte que des contraintes.

- Ne dis pas ça, c’est un endroit super…

- Oh ça, je ne dis pas l’inverse, mais il faut se rendre à l’évidence, je n’ai pas dix bras ! Tu as de la chance, toi, de pouvoir partir loin de chez toi pour quelques mois, cette liberté me manque tellement…

- Je te comprends… faisons un pacte : l’été prochain nous partons une semaine toutes les deux avec l’argent que nous aurons gagné en tant qu’enseignantes. D’accord ?

- Marché conclu !

- Bon, remets-toi au travail parce que maintenant tu n’as vraiment plus le droit d’échouer !

Coralie avait retrouvé le sourire, Nadège était formidable, elle avait le don de trouver une solution à tout et cette idée d’escapade, même si elle demandait un peu de patience, était pour elle comme une bulle d’oxygène.

Le jour du concours arriva et Nadège, Georges et Félix avaient naturellement accompagné Coralie. Tous les candidats attendaient dans une petite salle adjacente à la scène sur laquelle ils devaient monter pour jouer. Les membres du jury étaient installés en contrebas des gradins tandis que la famille et les amis des candidats avaient rempli la salle qui était comble. Chaque candidat avait reçu un numéro et passait dans l’ordre. Lorsque ce fut son tour, Coralie tremblait comme une feuille, et c’est tout juste si elle parvint à prononcer son nom de manière audible. Elle s’assit sur le tabouret, prit une profonde inspiration et commença à jouer. Pour ce premier morceau elle joua merveilleusement mais ses doigts accrochèrent par trois fois. Pour le second, elle ne fit aucune erreur mais eut l’impression de jouer de manière hachée et le troisième fut une catastrophe puisqu’elle dut s’interrompre pour reprendre à deux reprises. C’était inéluctablement un échec, le final de ce troisième morceau était particulièrement relevé et c’est la rage au cœur qu’elle l’entama. Elle se moquait du jury, d’ailleurs tiens, elle leur faisait savoir ce qu’elle en pensait de leur concours, tant pis pour leurs oreilles, elle était en train de leur jeter en pleine face toute sa rancœur, sa colère, son désespoir. C’était un déluge de notes tempétueuses, vibrantes, excessives, elle alliait la hargne et le brio, la force et la virtuosité, la puissance et la rage. Elle plaqua le dernier accord comme on claque une porte suite à une dispute, puis, sans mot dire, se leva et prit la fuite en courant sans même avoir salué. Il y eut un grand moment de silence et ce fut Nadège qui l’interrompit en se mettant à applaudir d’abord lentement puis avec plus de force tandis que Félix, Georges et finalement d’autres spectateurs se joignaient à elle malgré l’interdiction d’applaudir qui leur avait été faite en début d’épreuve. Elle pouvait voir les têtes des membres du jury penchées les unes vers les autres, la discussion semblait un peu plus longue que pour les autres candidats et elle ne savait que penser. Elle imaginait Coralie dans les coulisses, sa sœur, sa doublure, son deuxième moi… Elle aurait voulu pouvoir aller la réconforter mais elle n’en avait pas le droit… Elle s’enfonça dans son fauteuil, poussa un grand soupir et continua à torturer ses doigts qui venaient déjà de passer un sale moment.

Finalement, une longue suite d’autres candidats vint jouer, puis le président du jury se leva et s’adressa à la salle :

- Nous allons vous demander de rester quelques minutes encore dans cette salle, ceci n’est pas dans nos habitudes mais il y a trois candidats que nous souhaiterions réentendre.

Il se dirigea ensuite vers les coulisses et revint avec un jeune homme qui, les doigts tremblants tenta sa seconde et dernière chance. Un autre jeune homme lui succéda et, à la grande surprise de Nadège, Georges et Félix, vint ensuite Coralie qui s’installa au piano. Comme aux deux candidats précédents le président du jury lui déclara :

- Vous avez carte blanche mademoiselle !

Coralie était décontenancée et elle laissa son regard errer sur la salle quelques secondes. Elle repéra le trio grâce à la chevelure blonde de Nadège, se tourna vers le clavier, prit une profonde inspiration et se mit à jouer le nocturne de Chopin que sa mère préférait. Les yeux fermés, s’enfermant dans un monde qui n’appartenait qu’à elle seule, elle joua pour sa mère qui ne pouvait manquer de l’entendre de là-haut, elle joua pour son grand-père, pour Nadège et pour Félix, elle joua pour oublier jusqu’à quel point elle se sentait mal à l’aise et ses mains parcouraient le clavier sans heurts, ses doigts ne s’interrogeaient pas sur le chemin qu’ils devaient suivre et la mélodie s’élevait, naturellement belle. Aucune virtuosité tempétueuse dans ce morceau, mais la couleur de chaque note en faisait un tableau plein de charme et de poésie ; lorsqu’elle eut plaqué le dernier accord avec une infinie douceur elle rouvrit les yeux sur une salle dans laquelle on aurait pu entendre une mouche voler. Un regard sur le jury et elle se leva, oublia de saluer et une nouvelle fois s’enfuit vers la sortie. Le président du jury monta sur l’estrade, fit un bref discours saluant la performance de l’ensemble des candidats, leur indiqua que les résultats seraient disponibles sous quarante-huit heures sur Internet et qu’ils seraient affichés sous dix jours au conservatoire de musique, puis il regagna sa place tandis que la salle commençait à se vider.

Coralie attendait près de la voiture et ils s’en retournèrent silencieusement, respectant son mutisme, chacun plongeant dans ses propres pensées.

Deux jours plus tard, ce fut Nadège qui consulta le site internet, Coralie n’osait pas, elle avait trop peur d’un échec, mais au « youpi ! » que poussa son amie elle sut que c’était gagné. Elle resta immobile un long moment, regardant Nadège à travers ses larmes, comme si soudainement un grand poids s’était ôté de sa poitrine. Nadège la serra affectueusement dans ses bras et le grand-père qui arrivait à ce moment-là, se méprenant sur les larmes qu’il voyait couler et sur le curieux silence qui les accompagnait, lui caressa la joue et lui dit :

- Il y aura une prochaine fois, c’est comme ça la vie…

- Mais non grand-père puisque je l’ai…

- Mais si…

- Grand-père, je l’ai eu ! Je suis désormais prof de piano!

Elle pleurait et riait tout à la fois, elle se jeta dans les bras de Georges qui dut faire un effort et utiliser tout le vernis de son éducation pour cacher son émotion. Ils décidèrent de téléphoner la nouvelle à Félix et l’invitèrent à venir fêter l’évènement dignement au château. Les jeunes femmes, soudainement devenues hystériques, décidèrent d’aller piquer un petit galop avant le dîner. Après une promenade courte et pleine d’entrain, elles décidèrent d’un commun accord que cette journée exceptionnelle méritait bien le raccourci du potager. Elles savaient que Félix et Georges ne manqueraient pas de se trouver sur leur banc, mais une journée comme celle-ci, ils seraient incapables de se mettre en colère et leur jouer ce bon tour sous leurs yeux les faisait rire d’avance. Elles s’élancèrent donc botte contre botte et calèrent les foulées de leurs chevaux l’une avec l’autre. Félix et Georges, en entendant le bruit de galopade, se doutèrent de ce qui allait se passer.

- Elles n’oseront tout de même pas, sachant que nous sommes ici !

Murmura Georges.

- Eh eh, eh… Si !

- Et ça te fait rire ?

Ils pouvaient entendre le souffle des chevaux…

- Eh eh, eh… Oui ! Comme toi, même si tu ne le montres pas…

Ils purent voir les deux chevaux en vol plané au-dessus de la barrière, entendre le bruit sourd des sabots lors de la réception et se turent lorsque Coralie, sans même descendre de cheval, ouvrit le petit portillon et qu’elle sortit suivie de Nadège. Félix leva son petit verre et le choqua délicatement sur celui de Georges :

- À nos filles !

- À nos filles !

Les deux jeunes femmes firent leur réapparition quelques minutes plus tard, ils passèrent une soirée pleine de bonne humeur, leur chaleureuse amitié remplaçant les liens familiaux de la plus belle des manières.

# Chapitre 2

À des milliers de kilomètres de là, deux autres hommes levaient leur verre et buvaient une gorgée d’un excellent whisky, l’un félicitant l’autre.

- Tu vois, cette partie n’a pas été si difficile que ça, quant à la suivante ce ne sera qu’un jeu d’enfant pour toi !

- Un jeu d’enfant peut-être pas ! Piloter un jet ou un F-18 ce n’est pas tout à fait la même chose ! Mais quelques heures sur simulateur et je devrais pouvoir m’adapter sans encombre.

- J’ai commandé le jet, il sera livré dans quelques semaines, il va falloir que je réfléchisse sérieusement à l’endroit où je vais pouvoir installer le centre d’essais de l’entreprise. J’ai décidé que ce serait en France : pour des raisons sentimentales, en souvenir de ma grand-mère, mais aussi pour des raisons pratiques : je parle le français ce qui devrait faciliter notre installation. De plus, la France se trouve sur le chemin de tous les émirats qui sont en train de s’équiper massivement avec notre matériel. Les pays asiatiques me sont pour l’instant fermés puisqu’ils ont trouvé le moyen de copier mes machines.

- Toujours pas de nouvelles ? Le détective qui est en charge de l’affaire n’a pas encore de piste ?

- Non, il n’a rien trouvé. La fuite peut venir des locaux dans lesquels nous faisons nos essais comme du siège social…

- Moi, ça me rendrait dingue de perdre un milliard de dollars simplement parce que quelqu’un m’a volé une dizaine de feuilles de papier !

- Figure-toi que j’ai décidé d’en parler à tous ceux de l’usine. Après tout, ils sont directement concernés. J’ai fait un discours leur expliquant que l’entreprise ne résisterait pas à une deuxième affaire d’espionnage industriel. Nos marchés perdus sont irremplaçables, la seule façon que nous avons de nous en sortir c’est par le haut, en produisant des machines encore plus performantes qui soient en totale adéquation avec l’évolution du marché afin de rendre les précédentes très rapidement obsolètes. Je leur ai demandé à tous la plus grande discrétion sur ce qui se fait au sein de nos usines et j’ai ensuite réuni les gens du bureau étude et développement pour leur indiquer les nouvelles mesures de sécurité qui vont être prises. À propos, j’ai choisi l’entreprise qui va prendre en charge la sécurisation des locaux, tu pourrais t’en occuper ?

- D’accord. Le budget ?

- Tu as carte blanche.

- Je les vois quand ?

- Demain, au siège, tu prendras l’hélico, moi je resterai ici. Au fait, je n’ai parlé à personne de cette future installation en France…

- O.K. je ne la mentionnerai pas !

Les deux hommes restèrent un moment plongés dans leurs réflexions, le silence les enveloppa tandis qu’ils contemplaient le magnifique paysage qui les entourait. Ils étaient installés sur la terrasse d’une grande bâtisse qui, sans être pompeuse, n’en était pas moins imposante. Autour d’eux, la propriété était rigoureusement bien entretenue et leurs regards erraient sur les montagnes qui se détachaient sur fond de ciel bleu. L’endroit, situé en plein Colorado, était magnifique. Le paysage était majestueux et aussi loin que portait le regard on ne pouvait voir ni route ni village. Ces deux hommes, qui savouraient leur whisky en admirant le soleil décliner, se nommaient respectivement Jack Harper et Harry Bellington. Lorsqu’il était encore étudiant, Jack avait monté une petite société fabriquant des routeurs, machines qui servent à orienter le trafic du téléphone. Au début, l’entreprise s’était développée lentement et puis, avec l’avènement du téléphone portable et le bond technologique qu’Internet avait apporté, les choses s’étaient accélérées. Il s’était alors attaché à trouver les meilleurs collaborateurs possibles de façon à développer l’entreprise qui était devenue en quelques années leader sur son marché. Il s’était tout d’abord étourdi de ce succès et avait travaillé d’arrache-pied et puis, un beau jour, dix ans plus tard, il s’était réveillé, se rendant compte qu’il était aussi immensément riche qu’il était immensément seul. Toutes les jeunes femmes qui lui tournaient autour cherchaient à mettre la main sur l’un des célibataires les plus riches des États-Unis et qui présentait l’avantage d’être jeune. Lassé des mondanités inutiles, il s’était alors replié sur son ranch, propriété qui non seulement lui permettait d’élever dix mille têtes de bétail, mais aussi et surtout de posséder un joli élevage de chevaux pour lesquels il dépensait sans compter.

Jack Harper et Harry Bellington avaient fait connaissance dans de curieuses circonstances, il y avait de cela sept ou huit ans. Harry venait de se faire renvoyer de l’U.S. Air Force au sein de laquelle il pilotait des F-18. C’était pourtant un excellent pilote qui avait réalisé son rêve de petit garçon. Lui qui venait d’un milieu particulièrement pauvre, ne rêvait que d’hélicoptères et d’avions de chasse. Il avait gravi tous les échelons un à un, accepté tous les sacrifices, travaillé comme un fou et finalement il avait réussi. Et puis un jour, il s’était retrouvé en Irak, et lors d’une mission il avait reçu l’ordre de lâcher un missile sur un village où des terroristes avaient trouvé refuge. Ces terroristes étaient membres du réseau d’Al Quaida et l’un d’entre eux en était un chef de file. Ils étaient à des centaines de kilomètres des troupes terrestres américaines et s’étaient cachés dans la bourgade en attendant de pouvoir fuir durant la nuit. Les terroristes savaient que leur meilleure protection était les civils qui les entouraient, ils attendaient dans l’une des masures qui composaient le village. L’ordre avait fusé dans les écouteurs d’Harry : il devait lâcher son missile et détruire le village, tant pis pour les dégâts collatéraux. Il avait fait un survol en rase motte et avait eu le temps d’apercevoir des enfants qui lui faisaient de grands signes de la main, puis, de nouveau, il était passé au-dessus du village, pouce sur le bouton, mais, pour la première fois de sa vie, il n’avait pas eu la volonté d’exécuter l’ordre. Lui qui avait toujours été un élève appliqué, puis un apprenti pilote respectant à la lettre toutes les remarques de ses supérieurs, lui qui s’était élevé dans l’obéissance et le respect sans jamais se poser de questions si ce n’est celle d’atteindre son but, ce jour-là, et pour la première fois, il avait eu quelques secondes d’hésitation pour finalement sciemment envoyer son missile percuter une montagne toute proche. Et puis, il avait assisté à l’explosion du village détruit par le missile tiré depuis le F-18 de son coéquipier. À la base, il avait été accueilli par son supérieur qui était vert de rage. Il n’avait voulu répondre à aucune question, s’enfermant dans un mutisme qui ne faisait qu’aggraver son cas ; sa raison d’être venait de disparaître et de cela il ne voulait pas parler. Il fut radié, rapatrié et après quelque temps de déprime il décida de prendre le premier job qui se présenterait. Il lut les petites annonces dans le journal, téléphona systématiquement, parfois même sans les lire, et c’est de cette façon qu’il se retrouva par hasard chauffeur de limousine à transporter des gens souvent riches, parfois célèbres et généralement ennuyeux.

C’est ainsi qu’il avait fait la connaissance de Jack dont l’entreprise était en plein essor, il louait de temps à autre les services d’un chauffeur pour gagner du temps et pour pouvoir travailler ou se reposer en voiture. Un soir, après une réunion tardive avec des collaborateurs, alors qu’ils regagnaient la voiture, ils s’étaient fait attaquer par une bande de voyous. Jack avait calmement posé par terre la mallette contenant son ordinateur portable et avait envoyé valser d’un coup de poing rageur le gringalet qui le menaçait. Puis, se baissant pour ramasser la mallette, il n’avait pas vu un autre agresseur sortir un couteau et d’un geste sournois tenter de le lui planter dans le dos. La lame n’avait fait qu’effleurer l’omoplate car le flegmatique Harry, vif comme l’éclair, avait arrêté le geste, retourné le bras et fait basculer brutalement son adversaire au sol. Le nez de ce dernier s’était mis à saigner abondamment et il gémissait tandis que ses acolytes prenaient la fuite sans même chercher à le défendre. Jack et Harry passèrent leur soirée aux urgences, où la blessure de Jack, très superficielle, ne nécessita que quelques points de suture. Sur le chemin du retour, tandis que déjà l’aube pointait son nez, Jack avait invité Harry à entrer chez lui boire un verre. Celui-ci, malgré la fatigue avait accepté, il aimait bien ce type là, et il était l’un des seuls qu’il transportait avec plaisir. Sans doute parce que la plupart du temps, Jack s’asseyait à l’avant de la voiture et lorsqu’il allait acheter un sandwich il en ramenait systématiquement deux. C’est aux petits détails que l’on juge un homme et Jack lui était sympathique. C’est de ce petit matin-là que datait leur collaboration, la conversation qui s’en était suivie avait été le début d’une amitié qui s’était dès lors révélée sans faille. Jack avait cherché à en savoir plus sur Harry qui ne lui avait rien caché de sa carrière tronquée en tant que pilote. Il lui avait mentionné les raisons de cet échec, et avait conclu en disant :

- Lorsque je me suis engagé je n’avais jamais réfléchi à cela, mais l’obéissance facilite la vie car elle ne demande aucune réflexion personnelle, ce qui peut parfois devenir une prison de la conscience…

- Mouais… De toute façon, en ce qui concerne cette guerre, je considère que Bush nous a conduits sur la mauvaise voie… Ce conflit est inutile, il ne nous débarrassera pas des terroristes et il ne réparera certainement pas notre orgueil blessé ! Mais dis-moi, je souhaite te récompenser pour m’avoir protégé comme tu l’as fait, une somme de… voyons… Vingt mille dollars ça t’irait ?

- Je vous remercie mais c’est inutile, le job de chauffeur à plein temps que vous m’offrez me suffit amplement.

Devant l’air surpris de Jack il ajouta :

- Si vous voulez vraiment me faire plaisir, achetez autre chose qu’une de ces foutues limousines, elles se traînent, rebondissent mollement au moindre cahot et sont le symbole même de notre civilisation hamburger !

Jack écoutait tout cela avec un petit sourire en coin, les voitures avaient toujours été le cadet de ses soucis et c’étaient d’autres formes de technologies qui attiraient son attention. Il regarda attentivement Harry et finalement lâcha :

- Tu es embauché à partir de demain, pour la voiture tu as carte blanche, je veux quelque chose de confortable et pas de couleur voyante. Tu viendras me chercher tout à l’heure à dix heures avec une voiture de location et ma secrétaire rédigera ton contrat d’embauche.

Lorsqu’Harry quitta Jack ce jour-là, il eut l’impression de commencer à revivre, même si cet emploi de chauffeur n’était pas le bout du monde et ne répondait en rien à ses rêves d’enfant, au moins il lui laissait percevoir un futur un peu moins sombre. Un peu plus tard, il passa prendre Jack et dès lors les choses ne furent plus pareilles. Ils sentaient instinctivement qu’ensemble ils pouvaient être eux-mêmes et rapidement une complicité fraternelle naquit entre eux. Après avoir signé son contrat, Harry se rendit chez un marchand de journaux et acheta tous les magazines disponibles sur les voitures. Il mit la matinée à arrêter son choix et l’après-midi même il commanda une Bentley GTC Speed, il avait particulièrement apprécié le commentaire du magazine :

Le nouveau cabriolet GTC Speed devient la découvrable 4 places la plus puissante de l’histoire de la Bentley et du monde. Ses 610 ch. la catapultent à 322 km/h, toit ouvert. Ou comment dire adieu au brushing de Madame…

Un peu lent par rapport à un F-18 mais sans nul doute un excellent moyen de se raccommoder avec la vie ici-bas. Il ne dit rien à Jack qui lui demanda seulement au bout de quelques jours s’il avait passé une commande. Harry lui répondit laconiquement :

- Oui, elle sera livrée d’ici trois mois.

Il s’attendait à ce que Jack le questionne sur sa future voiture, mais non, cela lui était complètement égal, il avait d’autres soucis en tête. Lorsque la voiture avait été livrée il avait été triomphalement le chercher au bureau. Au bout de quelques minutes qu’ils roulaient il lui avait demandé :

- Alors, elle te plait ?

- Très bien, gris c’est parfait, c’est une couleur discrète et la boite à gants est suffisamment grande, c’est très pratique…

Harry avait haussé les sourcils mais s’était tu. Il pressentait qu’il y aurait des côtés chez Jack qu’il ne comprendrait sans doute jamais, il était à des années lumières de ses anciens collègues et amis pilotes.

Jack de son côté, se passionnait pour les chevaux et développait progressivement un élevage de qualité. Il possédait un appartement en ville à Denver mais il ne se sentait vraiment bien que dans le ranch de ses grands-parents dont il avait hérité. Lorsque la propriété voisine, l’une des plus grosses de la région, avait été mise en vente, il avait sauté sur l’occasion et l’avait rachetée. Il possédait désormais une longue portion de terres bordant la rivière où l’herbe était bien grasse, une vraie prairie normande ! Aux chevaux l’herbe verte et tendre, et aux bovins l’herbe drue des montagnes. Le ranch était prospère et Jack prenait autant de plaisir à s’en occuper qu’à développer encore et toujours son entreprise qui prospérait dorénavant sur de nombreux points du globe.

Un jour qu’il était particulièrement fatigué, Harry lui avait suggéré qu’un hélicoptère ce serait quand même plus pratique qu’une voiture…

- Un hélicoptère ? Tu as le permis de piloter ?

- Mouais…

- C’est une bonne idée, je n’aurai plus les embouteillages pour faire la sieste, mais je gagnerai certainement un temps précieux… C’est d’accord, renseigne-toi sur les conditions d’atterrissage et de décollage et si tu penses que ça peut marcher tu peux en commander un…

Harry était resté silencieux mais un large sourire lui avait soudainement donné l’air d’un gamin… C’est ainsi que quelque temps plus tard Jack se faisait transporter en hélicoptère par un Harry toujours aussi laconique mais heureux comme cela faisait des années qu’il ne l’avait été. Tous les deux formaient désormais une équipe inséparable et une profonde amitié s’était créée, chacun finissant par connaître l’autre sur le bout des doigts. Ils géraient leur petit bonheur en vivant leurs passions, Jack étant aussi riche qu’Harry était pauvre mais tous deux logeant dans des hôtels luxueux ou dans le ranch que Jack avait entièrement réaménagé. Jack s’était rendu compte que son ami ne prêtait aucune attention à l’argent, il lui avait fait ouvrir un compte en banque sur lequel il lui versait un salaire mensuel digne d’un P.D.G. et auquel Harry ne touchait quasiment pas. Jack était celui qui prévoyait pour le futur, Harry était celui qui pensait à prendre une bouteille d’eau lorsque le trajet durait plus de deux heures. Leur complicité fut vite un sujet de conversation en ville et les rumeurs que Jack ne tenta même pas de freiner allèrent très vite bon train sur sa présumée homosexualité. Les femmes se pressèrent beaucoup moins autour de lui, ce qu’il apprécia, et lorsqu’elles s’entretenaient avec lui, il était sûr qu’au moins il n’y avait aucune arrière-pensée ni aucun désir d’obtenir quoi que ce soit. Seule sa secrétaire n’était pas dupe, c’était une femme d’une cinquantaine d’années, qui avait l’âge d’être sa mère et elle avait été l’une des premières à être engagée au sein de sa société. Au départ, elle en connaissait plus que lui sur l’aspect administratif du développement d’une entreprise et elle lui avait évité bien des écueils. Au fil du temps, elle s’était prise d’amitié pour ce jeune homme plein de fougue qui la remerciait à coup de petits gâteaux et de bisous sur la joue. C’était un patron hors norme qui avait d’instinct une claire vision de l’évolution des technologies et des besoins du futur. Elle l’admirait pour la façon dont il avait développé son business d’une main de maître et elle était désolée à chaque fois qu’elle le voyait arriver avec une poupée Barbie qui finalement ne lui apportait rien de ce qu’il cherchait. Mais elle était encore plus désolée depuis qu’elle avait senti que les femmes n’avaient creusé dans son cœur qu’un vaste ruisseau d’amertume. Elle aimait bien Harry aussi qui était toujours attentif et prévenant avec elle. Un jour qu’un livreur de pizza lui parlait avec un évident manque de respect, Harry, qui lisait tranquillement le journal en attendant Jack, s’était levé, avait soulevé le livreur par le col de son blouson et lui avait très calmement demandé de reposer gentiment sa question à la dame qui n’avait pas très bien entendu. L’homme avait mélangé dans sa phrase un nombre apparemment suffisant de « s’il vous plait, pardon, excusez-moi ». Harry l’avait reposé par terre et était retourné à sa lecture comme si rien ne s’était passé. Henriette, la secrétaire, ouvrait des yeux ronds de surprise. Ce jour-là, au moment où il allait partir, Jack, comme à son accoutumée, avait fait une bise à Henriette. Celle-ci s’était exclamée en direction d’Harry :

- Eh bien c’est comme ça que l’on me dit au revoir ? Même pas une bise ? Jeune homme, je vous sais capable de bien mieux !

Sur ces paroles elle avait contourné le comptoir et était venue elle-même le prendre par le cou pour l’embrasser. Tandis qu’Harry ne savait quelle contenance adopter, Jack lui avait fait remarquer :

- Alors ça c’est le pompon, tu essaies de me piquer ma fiancée préférée !

# Chapitre 3

Le printemps s’achevait et Nadège préparait son départ. Elle avait vérifié avec l’organisme qui lui avait donné les coordonnées de la famille Grant que tout était au point avec cette dernière. Le travail correspondait à ce qu’elle pouvait et souhaitait faire. De son côté, elle avait rassuré la famille en expliquant un peu plus qui elle était et ce qu’elle attendait de cette expérience. Coralie était triste à l’idée de la voir partir mais faisait de son mieux pour ne pas le montrer. Au fond d’elle-même elle se sentait prisonnière de ce domaine qu’elle n’avait pas choisi de posséder et ce sentiment de rejet se trouvait exacerbé par le proche départ de son amie. Elle en était venue à détester cet endroit, sentant instinctivement qu’il ne serait qu’une source de soucis ingérables, elle savait que lorsque son grand-père disparaîtrait, elle serait seule face à une mission impossible : maintenir le domaine en l’état. Elle avait fini par en vouloir à son grand-père qui semblait croire que rien n’était impossible, au contraire. Il lui laissait endosser un trop lourd fardeau pour ses épaules et elle ne se sentait pas de taille. Résultat : il fallait qu’elle vive avec sa propre culpabilité. Si au moins elle avait été concertiste, elle aurait eu une chance de faire une belle carrière. Elle aurait voyagé, gagné de l’argent et le château aurait été son havre de paix. Mais elle ne serait pour toujours qu’une modeste professeure de piano, et elle le savait, il ne serait pas possible d’entretenir la propriété avec ses revenus. Nadège avait perçu tout cela et faisait de son mieux pour ne pas remuer le couteau dans la plaie, elle savait depuis longtemps qu’être comtesse signifiait avoir froid l’hiver et passer des heures sur un tracteur pour tondre le gazon dès les beaux jours. Elle n’enviait pas son amie, bien au contraire, mais elle ne pouvait rien faire, les dés étaient jetés et c’était ainsi, la destinée de chacun repose sur des racines dont on hérite à la naissance et qu’il est parfois difficile voire impossible d’ignorer.

Cependant, la vie leur joua à toutes les deux un de ces tours imprévisibles, comme si finalement non, les dés n’étaient pas encore jetés. Quelques jours avant son départ, Nadège tomba dans des escaliers et se cassa la jambe. Elle fut opérée le lendemain de sa chute et devait rester plusieurs jours à l’hôpital avant de pouvoir rentrer chez elle. Ensuite, elle resterait plâtrée environ trois semaines sans pouvoir marcher. Elle pleurait de rage lorsque Coralie vint la voir à l’hôpital, cette dernière ne savait que dire pour la consoler, elle la quitta déprimée et abattue, lui promettant d’envoyer un mail à la famille Grant pour les prévenir de son accident et de son impossibilité à venir. Lorsqu’elle revint le lendemain lui rendre visite, Coralie avait mal dormi, et visiblement les yeux cernés de Nadège indiquaient que pour elle aussi la nuit avait été courte. Pourtant, Nadège n’affichait plus la grise mine de la veille et c’est d’un air mutin qu’elle lui dit :

- Coralie, soyons philosophes : je suis déçue de ne pas pouvoir partir mais d’autres occasions se présenteront. Après tout, je peux même reculer d’un an mon entrée dans la vie active et me proposer pour une année en tant que jeune fille au pair dans ce même organisme… Qu’en penses-tu ?

- J’en pense que tu es formidable de prendre les choses ainsi, je t’admire pour ta façon de toujours être si positive ! Tu as tout à fait raison, un an c’est mieux que trois mois !

- Papa m’a ramené mon ordinateur et j’avais un message de Mr et Mme Grant qui sont très déçus que je ne puisse aller garder leurs enfants durant l’été. Ils m’ont demandé si je ne connaissais pas quelqu’un qui pourrait me remplacer et je leur ai dit oui, je leur ai parlé de toi, leur expliquant que tu étais tout à fait recommandable et ils n’attendent plus que ta réponse…

Coralie ouvrait de grands yeux et ne savait que dire, finalement elle parvint à articuler :

- Mais le château… l’herbe à tondre… les buis à tailler ? C’est impossible…

- Mais non, dans quatre semaines je retrouve mes jambes, il me restera un mois pour tondre et tailler et comme c’est les vacances, ce sera un job à temps plein. Tu te rends compte, je vais être châtelaine ! Cool non ?

Coralie était bouche bée… Pour un peu elle en aurait pleuré de joie, elle allait enfin pouvoir sortir de sa prison, elle avait trois mois pour prendre l’air du large, pour vivre une autre vie que celle de comtesse poussiéreuse, vieillotte et si ça continuait comme ça… Aigrie !

Tout à coup, tout s’accéléra, elle dut préparer son départ en trois jours et le plus difficile fut de prévenir son grand-père. Elle tâcha de trouver les mots qu’il fallait mais il répliqua :

- Comment peux-tu t’imaginer trouver mieux ailleurs qu’ici ? N’as-tu pas conscience de vivre dans une demeure exceptionnelle ? Ta place est ici, tu ne peux pas décider de partir sur un coup de tête, il y a du travail au domaine et je suis trop vieux, tu dois prendre tes responsabilités !

C’était exactement ce que Coralie n’avait pas envie d’entendre et c’est vertement qu’elle lui répondit :

- C’est ça le problème grand-père : mes responsabilités comme tu les appelles. Elles me font étouffer, elles m’empêchent de vivre, d’être moi-même. Ce domaine est un poids bien trop lourd pour moi et j’en ai assez de ce fardeau, j’ai besoin de respirer tu comprends ?

Non, Georges avait beaucoup de mal à comprendre, les au revoir furent délicats et lorsque Coralie se retrouva assise dans son siège d’avion elle avait encore dans la tête la tristesse du regard de son grand-père.

Le voyage fut long, il y eu d’abord les heures d’avion, puis le bus qu’il fallait prendre entre Denver et Steamboatspring. Elle était tellement curieuse de voir ce qui l’entourait qu’elle ne dormit pas malgré la fatigue et les heures de bus lui donnèrent à voir des paysages, des bourgades et des gens qui ne ressemblaient en rien à ce qu’elle connaissait. Sa première surprise avait été de constater que certains hommes portaient des chapeaux de cowboy dans la rue, il n’y avait donc pas que dans les vieux westerns que les hommes portaient ces couvre-chefs… Le paysage était principalement composé de collines herbeuses qui se succédaient sur des dizaines de kilomètres. Parfois, une pente un peu plus abrupte était le fruit du creusement du lit d’une rivière, à d’autres moments, un petit bois caché au creux d’un ravin montrait ses troncs rabougris comme si la nature ne les avait pas autorisés à déployer toute la majesté de leur ramure. Finalement, elle atteignit la bourgade de Steamboatspring en fin d’après-midi et le bus la déposa dans une petite ruelle à l’arrière de la rue principale. Les quelques personnes qui étaient descendues en même temps qu’elle s’égaillèrent très vite et elle se retrouva seule, à attendre au milieu de nulle part. Les minutes lui semblèrent durer une éternité jusqu’à ce qu’un gros 4X4 poussiéreux et vétuste s’arrête à sa hauteur. À l’intérieur, une jeune femme qui avait baissé sa vitre, lui demandait si elle était bien Coralie. Après sa réponse affirmative, la jeune femme gara son 4X4 sur le côté et en descendit en s’excusant de son retard. Elle se présenta comme étant Mme Grant et lui expliqua qu’elle était en plein rendez-vous chez le coiffeur. De retour au salon de coiffure, Mme Grant s’installa dans un fauteuil et un jeune homme commença à prendre soin de sa chevelure. On vint leur proposer un verre de vin que Coralie refusa tandis que Mme Grant acceptait un verre de blanc. Coralie ne disait rien mais observait tout, elle avait du mal à comprendre lorsqu’on s’adressait à elle car son niveau d’anglais était particulièrement mauvais et la fatigue aidant les mots ne venaient pas. Elle se sentait intimidée, tout était à la fois tellement semblable et si différent de ce qu’elle connaissait, y compris le sèche-cheveux qui lui semblait l’engin idéal pour servir d’arme dans Stars Wars. En tout cas, Mme Grant semblait très gentille et, devinant son malaise, lui souriait dès qu’elle lui adressait la parole. La séance chez le coiffeur terminée, elles firent quelques courses. Mme Grant s’arrêta à deux reprises dans des petits commerces tandis que Coralie attendait dans la voiture. Finalement, elles se mirent en route pour le ranch. Mme Grant lui expliqua que les enfants étaient impatients de faire sa connaissance, ils étaient restés avec leur père qui espérait faire de la comptabilité mais elle doutait qu’il ait pu beaucoup se concentrer. Le voyage en voiture dura trois longues heures, dont une de piste non goudronnée. Décidément, ce pays a une fâcheuse tendance à s’étirer comme une guimauve pensa Coralie. Elles en profitèrent pour discuter et faire un peu plus connaissance, l’impression première se confirmait : Mme Grant, qui demanda à Coralie de l’appeler Betty, était charmante, elle expliqua tout un tas de choses à Coralie qui en saisit fort peu et qui parvint à s’excuser de ne pas tout comprendre. Betty lui dit aussi jusqu’à quel point elle appréciait qu’elle ait pu remplacer Nadège au pied levé, car cet été elle recevrait des touristes au ranch et elle n’aurait pas le temps de s’occuper des enfants. Jusqu’à présent c’était sa mère qui les prenait en charge, mais celle-ci avait eu un problème de santé au printemps et avait besoin de repos.

La voiture s’était à peine arrêtée à proximité d’une bâtisse modeste mais pimpante, que deux enfants jaillirent de la porte principale, et vinrent se réfugier dans les jupes de leur mère, tout en lançant des regards de côté en direction de Coralie. Elle leur envoya son sourire le plus engageant et échangea une poignée de main avec le mari de Mme Grant qui, à son tour, l’accueillait avec quelques mots de bienvenue. Elle observa la demeure tout en remontant la petite allée pavée et apprécia les chaudes couleurs que le soleil couchant distribuait sans vergogne. La façade était faite de bois brut qui avait bruni avec les années, des potées fleuries ornaient les fenêtres en faisant des taches de couleurs vives qui se détachaient d’un air joyeux. Le ranch était bâti au creux d’un vallon et un peu plus loin, une autre bâtisse, devant laquelle un vieux tracteur était garé, ne pouvait être que la grange. Elle aussi était faite de vieux bois, mais aucune fenêtre ne venait agrémenter sa façade. Dans le pré qui jouxtait la grange puis descendait en pente douce jusqu’à la rivière, broutaient quelques chevaux qui avaient tourné la tête par curiosité dans leur direction. La beauté qui émanait des lieux était faite de la douceur du soir, du calme, des couleurs qui flattaient sans heurter, de la simplicité, de la propreté et finalement de la poésie qui telle une bonne fée avait touché l’endroit de sa baguette magique. Aucune grandeur, aucune majesté, aucune imposante présence et pourtant Coralie sentit qu’au-delà des yeux, c’était le cœur qui se trouvait flatté par l’atmosphère particulière qui émanait de ce coin de Colorado. L’intérieur de la bâtisse dégageait la même ambiance apaisante, le bien-être semblait naturellement y avoir élu domicile. Rien de figé, au contraire, la vie régnait là en maître et les quelques jouets abandonnés par les enfants en étaient l’une des preuves les plus flagrantes.

Le dîner fut laborieux, Coralie était exténuée et elle ne comprenait pas un mot de la conversation. Elle ne put répondre aux questions que Mr ou Mme Grant tentèrent de lui poser, elle ne pouvait que se contenter de les regarder d’un air de dire ‘désolée’. Elle fut ravie lorsque le repas achevé elle put gagner sa chambre et enfin se glisser dans un bon lit pour immédiatement s’enfoncer dans un sommeil lourd et réparateur. Elle s’éveilla tard le lendemain et se confondit en excuses pour ne pas être descendue déjeuner plus tôt. Elle mangea sur le pouce quelques céréales et s’assit à côté des enfants qui faisaient du coloriage. Elle passa le reste de la matinée avec eux, à leur sourire, à applaudir lorsqu’ils lui montraient une œuvre fraîchement sortie de leur imagination, et à les départager avec gentillesse et fermeté lorsqu’il y avait un conflit au sujet d’un crayon de couleur. Ils se comprenaient par signes et par quelques mots. Coralie se rendit compte que ce mode de communication n’était pas un problème pour les enfants, au contraire, cela avait l’air de les amuser cette grande personne qui ne savait pas parler. Très rapidement, ils devinrent d’excellents professeurs qui pointaient du doigt chaque chose et en citaient le nom puis attendaient que Coralie le répète. Elle fit plus amplement connaissance de Mr et Mme Grant dans les jours qui suivirent, et bien qu’aucune conversation ne soit possible, elle sut bientôt que ses nouveaux patrons étaient aussi gentils qu’ouverts d’esprit. Ils faisaient preuve à son égard de patience, tentaient de communiquer avec elle dès que cela était possible, et riaient de ses maladresses sans pour autant se moquer de son ignorance. Elle découvrit avec surprise le broyeur niché au fond de l’évier, et par conséquent le fait que celui-ci absorbait toutes les épluchures de fruits et de légumes. Le compacteur à ordures, placé à côté du lave-vaisselle fut aussi une révélation et le distributeur à céréales entra à son tour au panthéon des découvertes majeures. Mme Grant et elle avaient défini une organisation qui leur convenait à toutes les deux et Coralie faisait de son mieux pour aider à la bonne marche de la maison. Le matin, tout en gardant les enfants, elle vidait le lave-linge, rangeait la cuisine et s’occupait à diverses tâches ménagères, en début d’après-midi, elle avait un temps de repos pendant que les enfants faisaient leur sieste. La lecture lui manquait, elle ne comprenait pas suffisamment la langue pour pouvoir lire, alors elle empruntait à Mme Grant des magazines de décoration et regardait les images. Après la sieste des enfants, elle les emmenait goûter dehors, et faisait des promenades qu’elle rallongeait progressivement au fur et à mesure que leurs petites jambes s’habituaient à la marche. Le soir, fatigués, ils s’endormaient bien vite après le dîner, ce qui laissait une longue soirée calme à Mr et Mme Grant. Elle avait un jour de congé par semaine, le dimanche. Bien souvent, les Grant allaient chez les parents de Betty, ou bien ils allaient en ville faire des courses. Une ou deux fois, Coralie était allée avec eux, mais finalement, elle aimait autant être seule. Elle sentait instinctivement que pour les Grant, le fait de se retrouver entre eux, en famille, leur faisait du bien. Mr Grant lui proposa une fois de la déposer au cinéma pendant qu’eux feraient les courses, mais elle refusa, elle savait qu’elle ne comprendrait rien aux paroles et que cela gâcherait son plaisir. Elle avait demandé à Mr Grant si elle pouvait emprunter un cheval pour aller faire des promenades, mais celui-ci avait refusé, arguant du fait que c’était trop dangereux d’aller seule se promener et qu’en cas d’accident il se sentirait responsable. C’était le seul point noir pour Coralie, elle comprenait Mr Grant, mais ces chevaux qui restaient au pré à brouter alors qu’il y avait tant de paysages nouveaux, lui donnaient envie de découvertes sur fond de galopade.

Cela faisait quasiment un mois qu’elle était arrivée lorsqu’il lui proposa de les accompagner, lui et sa femme, pour une tournée d’inspection du troupeau. Il voulait aller voir l’état des bêtes et les endroits où elles s’étaient regroupées. Coralie accepta avec joie et attendit cette journée avec impatience. Il était convenu que la maman de Mme Grant viendrait passer la journée avec les enfants, ce qui laisserait du temps pour une vaste tournée. Coralie sentit que Mr Grant souhaitait voir comment elle se débrouillait. En ce qui concerne la préparation de son cheval elle fut aussi performante qu’une débutante : le brosser fut facile, lui mettre une couverture sur le dos puis la selle ne fut pas plus compliqué, mais elle dut demander de l’aide pour fixer la sangle. Le système d’attache était différent de celui utilisé chez elle et elle ne connaissait pas la façon de faire cette espèce de nœud de cravate pour sangler. Mr Grant lui montra tout en souriant un brin ironiquement.

- Tu vois, tu passes ce morceau dans l’anneau, tu le fais ressortir de cette façon, ensuite tu l’entoures autour de celui-ci et enfin tu le repasses dans l’anneau… Tu as compris ?

- Euh… Oui…

- Bon, alors à toi…

D’un geste vif il venait de défaire le nœud et remettait la sangle entre les mains de Coralie. Celle-ci tenta de refaire le nœud mais n’y parvint pas. Nouvelle démonstration, nouvel essai, ce fut mieux mais pas parfait. Ce ne fut qu’au troisième essai qu’elle parvint à correctement sangler son cheval, tout en se demandant comment elle allait pouvoir retenir ce tour de passe-passe. Lorsqu’elle fut assise en selle l’impression fut étrange, ses jambes partaient en avant et ne se trouvaient pas à la verticale sous ses fesses. Elle devait les déplacer pour agir sur les flancs et elle qui savait imprimer de petites pressions discrètes et invisibles pour maîtriser toute l’arrière-main de son cheval, se sentait comme un bulldozer en train d’essayer de communiquer avec un œuf en porcelaine. De toute façon, le but de la promenade n’était pas d’explorer toutes les finesses de l’équitation mais de repérer et décompter les petits troupeaux que l’on approchait de près pour voir les marques de propriétaire sur la croupe. À un moment de la journée, Coralie, qui était la plus proche du groupe de bêtes qu’ils venaient de trouver, s’approcha au petit trot pour les compter et voir de près la marque. Cela semblait facile, elle avait vu les Grant le faire et ne se posa pas de questions : elle se dirigea droit vers le petit groupe de vaches qui… se dispersa avant qu’elle n’ait pu réaliser quoi que ce soit ! Elle eut tout juste le temps d’apercevoir sur la croupe de l’une d’entre elle un sigle qui représentait un H enjolivé. Elle revint vers les Grant qui riaient de sa mine déconfite et leur dit :

- Jamais je n’aurai cru qu’une jeune vache pourrait courir aussi vite ! En tout cas j’ai vu le sigle, il s’agit d’une sorte de H, pas du tout d’un G.

- Je ne suis pas surpris, c’est en effet un H que tu as vu, ces bêtes appartiennent à notre voisin, Jack Harper. Il met une petite partie de son troupeau sur ces terres avec le nôtre qui s’y trouve en totalité.

- Pourquoi une partie seulement ?

- Tout simplement parce qu’il possède plus de dix mille têtes de bétail. Il est le propriétaire du plus gros ranch de la région. Par tradition, il en fait paître une partie avec les nôtres sur ces terres qui appartiennent à l’État.

- À l’État ?

- Oui, l’État du Colorado. Nous sommes ici sur un domaine national, et nous en partageons le droit d’usage avec la famille Harper depuis plusieurs générations. En ce qui nous concerne, l’étendue de nos terres ne nous permet pas de faire paître un troupeau. Par contre, elles nous permettent de faire les foins car elles sont bien placées près du ranch, bien à plat et surtout très riches grâce aux alluvions que la rivière a déposés au cours des siècles. Grâce à cela nous pouvons nourrir nos chevaux tout l’hiver sans que cela ne nous coûte quoi que ce soit, en plus, nous en revendons une grosse partie à Jack, qui élève des chevaux et dont toutes les terres à proximité de son ranch sont utilisées en pâture. Le reste de nos revenus vient de la vente des ‘bêtes à cornes’ comme on les appelle par ici.

- Sans oublier les touristes qui, nous l’espérons, vont se faire de plus en plus nombreux !

Ajouta Mme Grant. Elle expliqua à Coralie que cette activité était récente pour eux, l’accueil de touristes au ranch ne datait que de deux ans. Ils espéraient progressivement en recevoir plus de façon à développer leurs revenus. Le reste de la promenade se déroula silencieusement et Coralie, songeuse, était plongée dans ses pensées. Au dîner, elle relança la conversation sur un sujet qui la tracassait :

- Lorsque vous avez choisi de vivre ici, le ranch était-il rentable financièrement ?

Ce fut Mme Grant qui répondit :

- Oui et non : mes parents exploitaient la propriété de façon traditionnelle, c’est-à-dire qu’ils faisaient de l’élevage de bétail, mais ils utilisaient une partie de nos terres pour les bêtes et ne produisaient du foin que pour leur propre usage. Lorsque nous avons repris le ranch, tout le matériel de ramassage du foin était à changer, le seul moyen que nous avons trouvé pour le remplacer a été de produire plus pour pouvoir en vendre et allouer le montant de la vente au remboursement du matériel. Si nous n’avions pas eu cette rentrée d’argent supplémentaire destinée au remboursement du prêt, jamais la banque ne nous aurait accordé de crédit.

Elle ajouta avec un grand sourire :

- Nous avons pu rembourser plus vite que prévu car Mr Harper s’est révélé un très bon client. De son côté, il avait hérité du ranch de sa famille suite au décès brutal de sa grand-mère et il a développé son élevage de chevaux au moment où nous nous installions.

Coralie resta songeuse, elle était face à un couple qui avait hérité de la propriété familiale, qui en était visiblement heureux et qui multipliait les activités pour s’en sortir. Elle leur demanda finalement :

- N’auriez-vous pas souhaité vivre ailleurs, faire autre chose, avoir moins de soucis que ceux de l’entretien et la bonne marche de ce ranch ?

C’est Terry Grant qui lui répondit :

- Nous avons vécu quelques années en ville après nous être mariés. J’étais au service comptabilité d’une grande entreprise et je ne m’y plaisais pas. Je faisais toujours la même chose et je savais que dans mon domaine aucune progression ne serait possible pour moi. J’avais pour patron un perpétuel insatisfait, j’étais enfermé toute la journée et aucune initiative personnelle n’était possible. Bref, lorsque je venais passer un dimanche au ranch, j’avais l’impression de revivre, et suite à une longue conversation avec mon beau-père, j’ai proposé à Betty que l’on reprenne l’activité.

- C’est vrai. Et tu sais ce que je lui ai répondu ?

- « Non pas question ! »

Le couple échangea un regard complice et Terry reprit son récit :

- Tu sais elle est têtue, il m’a fallu quelques mois pour la convaincre ! Il faut dire qu’elle avait entamé une jolie carrière dans le monde de la banque ! Seulement lorsqu’elle a annoncé à son patron qu’elle était enceinte, elle a senti qu’elle était mise de côté et qu’on ne lui confiait plus la gestion des clients importants. Cela a été pire après la naissance de Tom, sa place était prise par un jeune homme. Lorsqu’elle s’est plainte auprès de son patron que les tâches qu’elle avait à faire ne présentaient aucun intérêt et qu’elle souhaitait retrouver un poste similaire au précédent il l’a envoyé paître. Tu sais ce qu’elle a fait ?

- Non.

- Elle lui a donné sa démission sur le champ, puis elle est directement rentrée à la maison une bouteille de champagne à la main !

Tous deux riaient à l’évocation de ce souvenir et Betty ajouta :

- Je n’ai jamais regretté ma décision, je ne comprends pas pourquoi je ne l’ai pas prise plus tôt.

La conversation se poursuivit fort tard ce soir-là. Tout à coup, tout le fonctionnement de cette famille sembla à Coralie clair comme de l’eau de roche. Elle était particulièrement songeuse lorsqu’elle monta se coucher. Les Grant lui avaient parlé de leurs projets futurs de développement de leur activité touristique, de la façon dont ils comptaient s’y prendre, et les obstacles qu’il faudrait franchir. Le plus important étant de trouver du financement sans pour autant trop s’endetter, ils devaient trouver le juste milieu entre aller de l’avant et investir, sans pour cela mettre leur famille en danger en cas de résultats moins bons que ceux attendus.

Quelque temps plus tard, le téléphone sonna alors qu’ils étaient en train de dîner. C’était Jack Harper, il souhaitait organiser le grand rassemblement du troupeau. Il proposa une date à Mr Grant qui acquiesça. Ils échangèrent ensuite sur les zones où chacun avait déjà été en repérage et se mirent d’accord pour se distribuer les endroits restant à voir. C’était la troisième année que les Grant et Harper organisaient le rassemblement ensemble, une sorte de routine commençait à s’installer. Harper ne disposait que de peu de temps et faisait peu de repérages, par contre, il embauchait massivement au moment du grand rassemblement et disposait de main d’œuvre. Chez les Grant c’était l’inverse, ils pouvaient aller en repérage, ils proposaient ces balades aux touristes qui étaient ainsi ravis de participer à la vie du ranch, mais le jour du grand rassemblement, seul le père de Betty et le jeune fils d’un propriétaire voisin pouvaient leur venir en aide. Au vu des surfaces à couvrir c’était insuffisant, il fallait beaucoup plus de monde.

Cela faisait deux mois que Coralie était arrivée et elle comprenait désormais correctement la plupart des conversations. Elle avait encore des difficultés à se concentrer le soir lorsqu’elle était fatiguée et lorsque parfois, une famille de touristes se joignait à eux pour le dîner, elle avait encore tendance à décrocher. Elle parvenait à s’exprimer sans entrer dans des conversations trop complexes et elle se sentait à l’aise chez les Grant qui étaient sans manières et pétris de gentillesse. En retour, elle leur rendait service dès que cela était possible et tâchait de se rendre utile du mieux qu’elle pouvait. Terry Grant avait vu qu’elle se débrouillait bien à cheval et surtout qu’elle adorait l’accompagner dans ses tournées de repérage, alors, à une ou deux reprises, ils partirent un dimanche après-midi, tandis que Mme Grant restait chez sa mère avec les enfants. Le père de Betty les accompagnait, heureux de replonger pour quelques heures dans l’ambiance du ranch. Il connaissait les recoins où le bétail se cachait parce qu’il faisait trop chaud, ou au contraire, qu’une bise froide s’était levée. Il savait quels étaient les points d’eau favoris et il connaissait par cœur les limites entre les domaines privés et le domaine public. Coralie appréciait ce paysage qui se composait tantôt de landes rabougries, tantôt de petits vallons parsemés de bouquets d’arbres. Parfois, au creux de l’un d’entre eux, il y avait une vieille cabane abandonnée et elle s’imaginait une famille de pionniers décidant, il n’y pas si longtemps, de s’installer là. L’histoire ici ne se racontait pas sur la même échelle qu’en France, les seuls vestiges du passé étaient ces cabanes abandonnées. Coralie aurait souhaité pouvoir entendre raconter la vie des anciens occupants de la cabane. Elle était curieuse de savoir ce qui les avait conduits là, pourquoi ils s’étaient arrêtés, et pourquoi finalement ils en étaient repartis. Elle imaginait ces flots de gens, qui avaient traversé cette région au prix de mille dangers, emplis par l’espoir d’une vie meilleure. Jamais encore elle n’avait perçu avec autant de force la différence entre sa famille qui vivait dans la dentelle et buvait dans du cristal, avec ces émigrants qui avaient courageusement jeté leurs forces dans la bataille de la vie. Elle n’avait pas dit aux Grant qu’elle habitait un château en France. Tout d’abord, à son arrivée, elle ne savait même plus comment se disait le mot château et puis, de toute façon, elle ne voulait pas y penser et ne plus en parler pendant le temps de son séjour. C’était ses vacances, elle souhaitait oublier l’idée même de cette chape de plomb. Curieusement, elle se rendit compte que c’était l’inverse qui se produisait. Elle pensait souvent à son domaine, très souvent même, mais ce n’était plus dans les mêmes termes. Vu de loin, le château lui semblait comme un refuge immuable, une forteresse protectrice. Son existence même lui était devenue indispensable, comme si ce point d’ancrage rassurant lui permettait de mieux vivre sa nouvelle vie. Elle ne pouvait s’empêcher de faire le parallèle entre la vie des Grant et la sienne. Ils avaient des projets, ils étaient chez eux, et même s’ils n’étaient pas riches elle les sentait heureux de leurs choix assumés et non imposés. Elle avait beaucoup réfléchi à sa propre vie, elle avait pu constater combien elle était vide de sens, comment elle avait toujours fui alors que finalement, si elle considérait les choses de façon positive, elle avait de la chance, beaucoup même, et si être châtelaine présentait quelques inconvénients, c’était un atout incroyable que de posséder un domaine comme le sien. Au fur et à mesure que les jours passaient elle sentait pousser en elle une force, une envie de vivre, des projets qui étaient tellement nombreux qu’elle souriait en se disant qu’elle n’aurait pas trop d’une vie pour tous les réaliser. Une chose était sûre: elle aimait son domaine et ne voudrait pas vivre ailleurs pour tout l’or du monde, cela, c’était cet éloignement qui le lui avait appris. Elle savait qu’elle serait heureuse de rentrer, mais elle voulait savourer la fin de son séjour chez les Grant sereinement. Elle s’appliqua donc à ne pas ressentir d’impatience, réfléchissant beaucoup, échafaudant des plans tout en sentant une sorte de bouillonnement intérieur qui lui donnait envie de passer à l’action immédiatement. Déjà l’été tirait à sa fin, les Grant lui avaient proposé de rester jusqu’au grand rassemblement du bétail. Elle sentait que sa présence pouvait leur être utile et elle souhaitait participer à ce moment si particulier de la vie d’un ranch. C’était pour elle une occasion unique. Elle avait donc accepté avec joie, puis avait écrit une longue lettre à son grand-père, lui expliquant les raisons de ce mois de retard pour son retour.

# Chapitre 4

- Calme-toi nigaud ! C’est une vache, pas une jument ! Je m’en doutais, chaque année c’est la même chose, il y en a qui viennent jusque-là ! Allons voir la marque sur leur croupe, s’il n’y en a aucune aux Grant, c’est que nous avons de la chance.

Jack dirigea sa monture vers le groupe de bovins et ne put que constater que tous les animaux appartenaient aux Grant.

- Pas le choix ! Il faut les repousser jusqu’à la propriété des Grant mon vieux, mais ça tombe bien je crois que tu as encore un peu d’énergie à revendre !

Jack plaça son étalon derrière le groupe et commença à décrire une courbe qui s’approchait des bovins. Ceux-ci se mirent en marche de façon un peu désordonnée, lorsque l’un d’entre eux se mit au galop pour s’échapper, le cheval et le cavalier ne firent qu’un pour faire volte-face et rattraper en quelques foulées l’aventurier qui réintégra le groupe sans demander son reste. Jack et son cheval étaient soudés l’un à l’autre, formant un couple parfait, se portant tantôt d’un côté du groupe, tantôt de l’autre, décrivant des arcs de cercle successifs lorsque les animaux s’espaçaient, se contentant de les pousser vers l’avant lorsqu’ils se déplaçaient docilement. Jack faisait les choses mécaniquement tandis qu’il était en pleine réflexion sur le devenir de son business. La copie, par une pâle petite société chinoise, des dernières améliorations des routeurs produits par son entreprise, avait mis sérieusement ses affaires à mal. Sa gestion prudente des années précédentes lui avait permis de constituer un bon matelas de secours, mais dorénavant, celui-ci était sérieusement écorné, car nombre de contrats prévus n’avaient pas été signés. Il se reprochait d’avoir été naïf et de n’avoir rien vu venir. Les premiers mois, son concurrent chinois avait envahi le marché sans faire de bruit. Seulement voilà, les dégâts étaient là, si les choses continuaient ainsi, les investissements auraient du mal à être amortis, il faudrait rogner sur le budget recherche, très vite l’avantage concurrentiel de l’entreprise serait aux oubliettes. Harry avait été une aide précieuse dans l’élaboration d’un stratagème et Phil, le directeur du centre de recherche, était aussi une pièce maîtresse de la partie qui était en train de se jouer. Il n’y avait qu’eux trois, plus le fils de Phil, pour savoir que le prochain logiciel intégré à leur machine avait été truqué de trois manières différentes. Si les chinois parvenaient de nouveau à mettre la main sur leurs dernières innovations, il y avait peu de chance pour qu’ils s’aperçoivent du truquage. Au bout du compte, le résultat serait le même, la machine se planterait irrémédiablement au bout d’un certain nombre d’utilisateurs. Toutes les séances d’essai seraient bonnes, mais la montée en charge ne se ferait pas normalement. Jack sourit en pensant au fils de Phil, le digne fils de son père celui-là, sauf que sa marotte n’était pas l’électronique, mais, comme bon nombre de jeunes gens de son âge, l’informatique. Il leur avait installé des bugs sur le programme informatique en un temps record. Trois bugs différents, qui engendreraient trois réactions différentes de la part de la machine ; Jack savait qu’il serait au courant du moindre dysfonctionnement des équipements installés par son concurrent. Les clients étaient toujours très explicites sur les problèmes rencontrés et Jack se souvenait très bien à quels appels d’offres son entreprise avait obtenu une réponse défavorable au profit des chinois. Il savait aussi que les choses allaient aller très vite, les opérateurs de téléphonie devant devancer la demande, ils devaient être prêts en permanence pour leurs consommateurs qui absorbaient les évolutions technologiques avec une rapidité déconcertante. La croissance du marché était non seulement fulgurante mais aussi planétaire et les enjeux financiers énormes. L’utilisation massive d’internet par un nombre sans cesse croissant de personnes partout dans le monde, de même que le développement incroyablement rapide de l’utilisation du téléphone portable, faisait de son entreprise un acteur incontournable dans l’installation et le développement des réseaux de télécommunication. Cela, Jack l’avait pressenti depuis le début, son entreprise avait dorénavant la structure et la reconnaissance suffisante pour cueillir les fruits de cette révolution technologique. Le train était lancé et il y a quelques mois encore, Jack voyait un avenir sans nuages, si ce n’étaient ceux de la concurrence classique, mais ses machines étaient toujours à la pointe et il pouvait même se vanter d’avoir mis sur pied un centre de recherche et de développement qui s’avérait être particulièrement performant. Seulement voilà, les chinois s’étaient mis à le copier, le dernier lot de machines qu’ils avaient vendu et installé en Indonésie était la copie conforme de celles tout juste sorties du centre de recherche de Jack. Il n’avait même pas eu le temps de les proposer à des clients potentiels qu’elles étaient vendues avec un rabais conséquent. Très vite, les opérateurs de téléphonie de la planète entière avaient appris à considérer les chinois comme des partenaires sérieux. Jack avait perdu la partie sur une génération de machines, il savait pertinemment que sa plainte auprès des organismes concernés resterait lettre morte. Le gouvernement avait envoyé un agent qui avait fait un beau discours sur l’espionnage industriel et qui, en gros, avait préconisé comme première mesure de sécurité de renvoyer toutes les personnes d’origine asiatique travaillant pour l’entreprise. Jack avait trouvé cela trop simpliste voire même ridicule, et n’avait pas poussé plus loin la collaboration avec l’agence de l’Etat. Il avait donc concocté ce petit stratagème avec son ami Phil et il prévoyait maintenant de nombreux déplacements à l’étranger pour tenter de récupérer un maximum de clients. Bien souvent, les décisions étaient politiques et cela il avait parfois du mal à le concevoir, en tant qu’américain il était plus ou moins bien reçu selon le pays dans lequel il se trouvait. Pourtant, très vite, il amenait ses clients potentiels à comprendre que c’étaient eux qui avaient besoin de lui, et pas l’inverse. Cette stratégie semblait dorénavant quasi obsolète et cela lui faisait bouillir le sang. Harry et le jet allaient grandement l’aider dans sa tâche de commercial qu’il avait progressivement abandonnée ces dernières années. Il avait décidé de s’impliquer de nouveau en première ligne pour tenter de redresser le chiffre d’affaire de l’entreprise. Il voulait un point de chute en France, une sorte de second camp de base. Un endroit où il pourrait réunir ses collaborateurs les plus proches et définir de nouvelles stratégies loin des rumeurs de Denver, où l’on s’occupait un peu trop de ce qui se passait au sein de l’entreprise Harper. Il fallait qu’il trouve un endroit calme et retiré, il souhaitait installer un centre d’essais et de démonstration où les clients potentiels pourraient venir voir le matériel et assister à des essais si nécessaire. Il attendait avec impatience de savoir de quel bug serait dotée la prochaine machine chinoise, cela permettrait de circonscrire la source de ses ennuis. Trois dossiers contenant tous les paramètres de la future machine étaient répartis selon un ordre qu’Harry avait décidé. Le premier était au centre de recherche, le second dans les locaux du siège de l’entreprise à Denver et le troisième dans l’ordinateur de Jack. C’était Harry qui avait insisté sur ce dernier point, Jack avait tout d’abord trouvé cela incongru, et puis il avait dû se rendre à l’évidence, son ami avait raison : son ordinateur le suivait partout et la fuite pouvait provenir de là. Il avait beau changer son mot de passe régulièrement, un bon informaticien pouvait sans nul doute parvenir à passer outre et prendre toute l’information nécessaire. C’était en fait la nature du bug qui leur indiquerait la source de la fuite. Quant au vrai dossier concernant la future série de machines, c’était Harry et lui seul, qui le possédait sous forme de deux clefs USB. L’une était déposée dans un coffre à la banque et lui seul connaissait le numéro d’accès, l’autre était dans la poche intérieure de son blouson. S’il devait lui arriver malheur, il avait déposé ce qu’il avait mentionné pudiquement comme un testament chez un notaire dont il avait mentionné le nom à Jack. Ce dernier se sentait en plein roman d’espionnage et était heureux qu’Harry soit à ses côtés, il ne s’était jamais préparé à ce style de problème et ne savait par quel bout le prendre. Tout ce qu’il savait c’est qu’il devait mettre les bouchées doubles au travail pour que l’entreprise Harper ne se retrouve pas K.O. sans avoir eu le temps de réagir.

Toujours plongé dans ses pensées, poussant les animaux machinalement devant lui, Jack était arrivé à la limite de la propriété des Grant et le domaine public. Dans ce coin-là, les bêtes ne seraient pas difficiles à récupérer. Si elles ne se déplaçaient pas trop durant la semaine qui suivait, ils les retrouveraient facilement. Plus qu’une semaine avant le grand rassemblement, ce serait sa bulle d’oxygène, ensuite il avait prévu une tournée dans un certain nombre de pays d’Afrique et du Moyen-Orient. En attendant, il avait plusieurs réunions à organiser au siège du groupe afin de redéfinir la stratégie à suivre et de stimuler ses troupes. Plus que jamais son rôle de leader était primordial, lui qui avait commencé à prendre du recul par rapport au monde des affaires, et qui s’occupait un peu plus de son élevage de chevaux, se voyait contraint de s’investir de nouveau à temps plein. Ce qui signifiait des réunions, des ‘conf-call’, de la réflexion sur la stratégie à suivre, de la présence personnelle sur tous les fronts et finalement, peu d’heures de sommeil et peu ou pas de temps pour soi.

Il arrêta un court instant son cheval et prit le temps de s’imprégner du calme du paysage. Cette chevauchée serait la dernière avant le grand rassemblement, trois semaines plus tard. Le soleil brillait mais le fond de l’air se faisait plus frais, il décida de profiter encore un peu de sa promenade et de faire un détour par le petit lac qui marquait la limite entre sa propriété et celle des Grant, un peu plus loin au nord. Il mit son cheval au galop, et s’appliqua à ne plus penser à rien. Il aimait sentir les muscles de l’animal qui l’emmenait à une cadence régulière, sa fougue était à fleur de peau et sa puissance se ressentait dans la facilité avec laquelle il transportait son cavalier. Il pouvait être tantôt vif et rapide, tantôt majestueux par l’amplitude de ses mouvements. Sa robe foncée mettait ses proportions harmonieuses superbement en valeur, et, si Jack était si fier de son cheval, c’était à juste titre. Il l’avait sélectionné poulain, il avait payé une fortune pour que trois de ses juments soient inséminées artificiellement et il avait choisi le père avec soin. Deux femelles étaient nées puis, en dernier, ce magnifique poulain était arrivé, comme si la nature avait pris son temps pour donner le meilleur d’elle-même. Son but n’était pas seulement la performance sportive de l’animal, sur ce plan les éleveurs étaient nombreux et il savait que le Colorado n’était pas l’endroit idéal pour élever de futurs champions. Non, ce qu’il voulait, c’était des animaux qui soient beaux, aux formes harmonieuses et aux allures élégantes. Mais il souhaitait aussi qu’ils soient équilibrés dans leurs têtes, les clients dans la région recherchaient des chevaux qui devaient être en mesure de travailler, c’est-à-dire de comprendre le métier qui consiste à pousser un troupeau. Son étalon était sa vitrine, et de ce côté-là l’animal remplissait son rôle à merveille.

- Ralentis, mon vieux ! Sinon on ne va pas avoir le temps d’admirer le paysage !

Jack remit Furioso au pas et s’apprêta à traverser le petit bouquet d’arbres qui bordaient le lac. Lorsqu’il fut suffisamment près, il descendit de cheval, l’attacha à un arbre et poursuivit son chemin à pied. Il avait fait quelques pas lorsqu’il distingua des voix d’enfants, et s’approchant, il vit un petit garçon et une petite fille, debout sur un grand rocher plat surplombant l’eau. À petite distance, assise en tailleur, une jeune femme les regardait en souriant. Le petit garçon était penché sur l’eau et cherchait à repérer des poissons tandis que la petite fille demandait d’une voix implorante:

- Aller, viens me montrer encore…

La jeune femme répondait avec un fort accent étranger :

- Tu devrais y arriver toute seule maintenant, essaie encore…

La petite fille prenait maladroitement une position de danse et esquissait quelques pas pleins de charme pataud. La jeune fille l’encourageait de la voix en lui disant :

- Bravo Kitty tu y arrives de mieux en mieux ! Lève bien tes bras au-dessus de ta tête, oui voilà, comme ça… maintenant enchaîne bien les pieds l’un après l’autre…

La petite fille exécutait une espèce de saut de puce tandis que Jack souriait, se demandant s’il devait se montrer ou pas. Il avait deviné que ces enfants devaient être ceux des Grant, mais il ne connaissait pas la jeune fille et finalement, il s’apprêtait à faire demi-tour lorsque la jeune fille se leva et lança à Kitty :

- Attends je vais te montrer…

Elle vint se positionner auprès de la petite fille et exécuta avec grâce le mouvement que la petite voulait reproduire. Puis elle recommença et cette fois-ci enchaîna une série de pas et de sauts devant les yeux ravis de Kitty. Jack regardait la scène, fasciné par cette grâce, cette souplesse, cette vivacité pleine de douceur et de poésie. C’était inattendu, incongru, surprenant, touchant…

- Coralie, Kitty, venez voir les poissons ! Là ! Il y en a plein !

L’instant magique s’interrompit et la jeune femme se dirigea vers le petit garçon qui était à genoux sur l’extrémité étroite du grand rocher plat. Se penchant en avant, elle regarda à ses côtés tandis que la petite fille bousculait son frère pour se faire une place. Celui-ci la repoussa et la jeune femme tendit son bras pour les séparer. Tout se déroula alors très vite, les enfants voulant à toute fin se pousser l’un l’autre, la jeune femme se trouva déséquilibrée et bascula dans l’eau.

Jack ne put réprimer un rire intérieur, combien de fois n’avait-il pas bousculé des copains venus là avec lui ! Ils avaient chahuté sur ce promontoire, perché idéalement au-dessus du lac, à un endroit où les eaux étaient très profondes. C’était là aussi qu’il avait fait l’amour pour la première fois, caché dans le petit bois après avoir dûment enlacé, caressé, embrassé la demoiselle que le lieu avait sans doute autant apprivoisé que la ferveur de son désir… Mais que faisait-elle cette danseuse, à mouliner ainsi avec ses bras plutôt que de nager jusqu’au rivage et se sortir de l’eau ? Les sens de Jack étaient soudainement en alerte, attentif, il regardait la jeune femme qui se débattait et qui tentait de parler, tandis que les deux enfants penchés depuis le haut du rocher lui criaient :

- Nage jusqu’à la plage ! Là-bas, sur le côté !

Déjà Jack était en train d’enlever sa veste et ses bottes à la hâte, tout en courant vers le rocher, il passa sa chemise par dessus sa tête et il plongea en sautant par-dessus les enfants. L’eau fraîche le saisit et il remonta à la surface prendre une bonne goulée d’air, mais il eut à peine le temps de respirer qu’il se sentit agrippé et attiré vers le fond. La jeune fille, qui faisait des mouvements désordonnés, l’avait attrapé instinctivement et l’entraînait avec elle. Il lui saisit le poignet et la remonta en battant vigoureusement des jambes, là encore, il eut tout juste le temps de respirer que de nouveau elle l’entraînait par le fond, le griffant en s’accrochant à lui, cherchant à enrouler ses jambes autour de lui pour trouver un appui. Il comprit instinctivement que de simplement la tenir par un bras, tandis qu’elle se laisserait tranquillement remorquer sur la berge était un scénario qui ne fonctionnait que dans les films. Il se dégagea donc avec brutalité, la laissa couler, et remonta à la surface reprendre une inspiration. Puis il plongea et, avant qu’elle n’ait eu le temps de s’accrocher à lui, la ceintura afin qu’elle ne puisse pas bouger ses bras. Il remonta à la surface en la tenant fermement saucissonnée d’un bras, tandis que de l’autre bras il nageait vigoureusement vers le haut. Il prit quelques secondes sur place pour reprendre son souffle et se dirigea vers le bord tenant toujours aussi fermement Coralie qui respirait de manière haletante et désordonnée. Il la lâcha dès qu’ils eurent pied et elle s’écroula dans l’eau, incapable de marcher. Il la souleva dans ses bras, et vint la déposer sur la berge. Elle toussa, cracha, respira à grandes goulées irrégulières et au moment où les deux enfants les rejoignaient elle fixa l’inconnu qui venait de la sauver. Elle ne répondit pas à ses questions, encore trop abasourdie par ce qui venait de lui arriver, mais elle répondit finalement à Tom, dont la voix pleine de sanglots laissait percer l’inquiétude et la culpabilité.

- Tout va bien Tom, ne t’inquiète pas…

Kitty s’était réfugiée dans ses bras et elle la serrait en l’embrassant tandis que l’inconnu la regardait silencieusement. Elle se leva d’un bon et déclara :

- Rentrons !

Elle marqua une seconde de silence, ne sachant que dire ou que penser de cet homme qui se trouvait là fort opportunément, elle le regarda une fois de plus, le dévisageant à son tour et se contenta d’un simple :

- Merci !

Accompagné d’un signe de tête en guise d’au revoir. Puis, lui tournant le dos, elle s’éloigna, tenant les enfants par la main, pressée de retrouver la sécurité du ranch des Grant.

Jack regarda la fine silhouette s’éloigner, déjà elle n’était plus là, le laissant seul, trempé et abasourdi par ce qui venait de se passer. Tout juste un merci et hop ! Elle était partie. Il sourit ironiquement en se disant :

- Tu te serais attendu à quoi ? Qu’elle te saute dans les bras?

Il se releva, retrouva l’endroit où il avait laissé ses bottes et sa chemise et se rhabilla tout en rejoignant son cheval. Son jean était trempé, il mit sa veste sur sa selle pour ne pas l’abîmer, et se mit en route en direction de son ranch, plongé dans ses réflexions. Au bout d’un long moment, et à voix haute, s’adressant autant à son cheval qu’à lui-même, il bougonna :

- Qu’elle me saute dans les bras… Et pourquoi pas ?

Il ne voulait pas se l’avouer, mais il était vexé qu’une femme, jolie de surcroît, n’ait fait aussi peu cas de lui. Il méritait mieux qu’un simple merci, quelques mots au moins…

De son côté, Coralie marchait d’un pas vif en direction du ranch, elle était trempée et elle avait froid. Les enfants avaient du mal à la suivre mais ne protestaient pas, de temps à autre ils posaient une question.

- Pourquoi tu ne sais pas nager ?

- Parce que je n’ai jamais eu l’occasion d’apprendre, mais comme j’ai très peur de l’eau, je n’ai jamais cherché non plus à apprendre.

Coralie pensait à l’homme qui venait de la sauver, son regard interrogateur qui la fixait pour savoir si elle allait bien lui revenait en mémoire.

- Coralie, qui c’était le monsieur ?

- Je ne sais pas, je ne le connais pas.

Tom reprenait :

- En tout cas c’était super qu’il soit là…

- Oui…

Répondait distraitement Coralie.

Depuis combien de temps était-il là se demandait-elle ? Il les avait espionnées, cette pensée était angoissante et pourtant sa présence avait été providentielle. Ils étaient loin du ranch et le retour lui sembla long, elle fut soulagée lorsque finalement elle aperçut la longue bâtisse qui sommeillait lovée au creux de son vallon. Elle se sentait gênée à l’idée d’avouer ce qui s’était passé, et ce fut avec soulagement qu’elle trouva un petit mot sur la table :

- Nous sommes partis en ville et nous risquons de rentrer tard, fais dîner les enfants, ne nous attends pas pour les mettre au lit. Merci ! P.S. Il y a des nuggets au frigo et de la glace au congélateur.

Elle proposa aux enfants de regarder un moment la télévision pendant qu’elle prenait une douche rapide et bouillante. Elle se sentit revivre au contact de l’eau chaude, c’était paradoxal, pensa-t-elle, comme l’eau pouvait lui procurer du bien-être après avoir été à deux doigts de la tuer. Elle s’occupa des enfants qui prirent rapidement le chemin de leur lit sans rechigner. Ils avaient été loin à pied, et s’étaient aventurés bien au-delà des endroits où ils allaient habituellement, Coralie aussi se sentait fatiguée. Elle débarrassa la table, puis monta à sa chambre où elle s’installa confortablement sur son lit, calée par des oreillers pour écrire une longue lettre à Nadège où elle lui raconta son aventure en détail.

Le lendemain matin, lorsqu’elle arriva dans la cuisine, ce fut pour trouver une Betty excitée et volubile qui ne lui laissa guère le temps de parler.

- Ah Coralie, te voilà ! Bien dormi ?

Coralie eut tout juste le temps de lui répondre par l’affirmative, que déjà elle enchaînait :

- Figure-toi que je suis en pleine ébullition. J’ai rendu visite hier à une amie de longue date, et elle qui était une célibataire endurcie, qui menait sa carrière tambour battant, et qui ne voyait chez les hommes que des concurrents qu’il fallait battre, la voilà qui est tombée amoureuse et qui veut se marier au plus vite ! Je n’en reviens pas !

Tom venait d’entrer et elle l’embrassait distraitement en lui disant :

- Bonjour mon ange, bien dormi ?

Tout en l’aidant à s’asseoir et en lui versant des céréales dans une assiette elle poursuivait :

- Elle va enterrer sa vie de jeune fille et organise une soirée. Elle m’a demandé de l’aider à tout mettre au point. La soirée aura lieu après le grand rassemblement, je retrouverai des tas d’amies d’enfance. Tout va s’organiser à merveille, je suis ravie d’avoir l’opportunité de me changer un peu les idées !

Jetant un coup d’œil à sa montre :

- Je vous laisse, nous avons un couple de touristes qui arrive en fin de matinée, je dois aller préparer leur chambre, à tout à l’heure !

Toute la journée s’écoula sans que Coralie ait un moment calme avec Betty, elle ne put donc lui parler de sa mésaventure et en fut finalement soulagée. Les enfants en reparlèrent avec elle, mais Coralie fit comme si c’était un incident mineur qui ne valait pas la peine que l’on s’attarde dessus. Elle n’évita pas le sujet et en discuta avec eux avec simplicité, pour autant, elle changea la conversation assez rapidement pour leur indiquer qu’elle ne souhaitait pas ressasser cette histoire pendant des heures.

Quelques jours avant le grand rassemblement, Betty eut son frère au téléphone, il savait qu’une jeune Française travaillait chez sa sœur, il souhaitait lui demander de venir garder son fils pour une quinzaine de jours. Sa femme devait suivre une formation qui l’éloignerait de la maison, et lui-même avait des horaires de travail très élastiques. Betty promit d’en parler à Coralie et de rappeler plus tard. Ce fut au dîner qu’elle lui demanda :

- Serais-tu tentée de rester un peu plus aux Etats-Unis Coralie ?

Elle lui expliqua la situation en quelques mots et lui apprit que son frère habitait New York. Coralie ouvrait de grands yeux à l’idée de pouvoir découvrir cette ville et ne put s’empêcher de répondre par l’affirmative. Elle passa le reste de la soirée excitée comme une puce à l’idée de cette escapade New Yorkaise. Un peu plus tard, dans sa chambre, elle entreprit d’écrire une lettre à son grand-père pour lui expliquer les raisons de ce nouveau changement de date de son retour. Les mots étaient difficiles à trouver, elle savait qu’il allait être touché par cette nouvelle prolongation de son absence et pourtant, ses pensées s’emplissaient progressivement de projets qu’elle voulait mettre sur pied pour que le château reprenne vie. Elle souhaitait parler de tout cela de vive voix avec lui, et se contenta de lui dire qu’elle n’oubliait pas le domaine, bien au contraire. De voir la famille Grant développer le sien et y vivre avec bonheur lui avait ouvert les yeux et donné des idées. Pour l’instant, tout ce qu’elle souhaitait, c’était profiter de son séjour au mieux, elle avait l’impression que chaque jour qui passait la préparait mieux à son retour. Tout ce qu’elle aurait vu, vécu ou entendu l’aiderait à mieux se sentir à sa place, sans amertume ni regret par rapport à une autre vie possible. Son futur séjour à New York serait le couronnement de son voyage. Elle était avide de cette découverte tout en se sentant déjà heureuse à l’idée de rentrer en France. Elle écrivit aussi une lettre à Nadège, lui demandant de prendre soin de son papy Georges. Elle était inquiète de le savoir seul et comptait sur son amie pour partiellement combler le vide que son absence creusait.

La fin de son séjour s’étira calmement chez les Grant, l’automne semblait prendre ses droits et les températures baissèrent rapidement à la grande surprise de Coralie. Le Colorado était une région montagneuse, et bien qu’à l’endroit où habitaient les Grant il n’y ait pas de hautes montagnes, le climat était cependant plus rigoureux que celui de sa Normandie natale. Elle fut surprise de voir le manteau blanc qui avait recouvert le paysage un matin et l’excitation des enfants n’eut d’égale que la sienne. Très rapidement, la neige fondit dans la journée, mais Betty lui expliqua que chez eux il n’y avait pratiquement pas d’automne et que l’été était remplacé rapidement par l’hiver. Les arbres avaient pris de belles couleurs flamboyantes en quelques jours et le paysage semblait encore plus sauvage que sous les chaudes couleurs du soleil d’été.

Coralie avait pensé à maintes reprises au jour où elle était tombée dans le lac, à l’homme qui l’avait sauvée, une impression étrange était restée gravée en elle. Chassant ses pensées incessamment tournées vers lui, elle en avait déduit que c’était le choc qui lui avait fait déformer la simple réalité. Celle d’un homme comme tout le monde, qui sauvait une fille particulièrement douée pour la découverte des eaux profondes sans retour possible vers la surface. En tout cas, elle avait pu sentir la force de ses bras, détailler la forme de son visage lorsqu’il était penché sur elle et qu’il lui demandait comment elle allait et surtout, sentir s’attarder sur elle un regard qui ne ressemblait à aucun autre. Elle lui avait tout juste dit merci, mais elle était tellement surprise de le savoir là, qu’instinctivement, elle s’était méfiée. « Depuis combien de temps les observait-il ? » S’était-elle demandée mille et une fois. C’était curieux, dans ce pays immensément vide, il y avait quelqu’un qui était opportunément là pour la sauver. Sa bonne étoile sans nul doute, peut-être aurait-elle dû lui parler, le remercier avec un peu plus d’effusion… Un bref soupir lui échappa tandis qu’elle se disait que de toute façon elle ne le reverrait jamais. Puis, ses pensées se tournèrent vers le grand rassemblement qui aurait lieu quelques jours plus tard. La veille au soir, les enfants partiraient chez leurs grands-parents, ils y resteraient quelques jours. Au lever du jour, les Grant, leur jeune voisin et Coralie se mettraient en marche. Coralie était prévenue : la journée serait longue et il faudrait qu’elle se couvre bien chaudement car un temps froid était annoncé. Elle était impatiente de vivre ce moment majeur dans la vie des éleveurs de bétail, elle savait que cette occasion était unique pour elle. En plongeant dans le sommeil, elle se dit qu’elle avait beaucoup de chance, le grand rassemblement, ensuite deux semaines à New York et puis enfin, la joie de retrouver son grand-père, de lui parler de ses projets pour le château. Son domaine… comme elle en était fière ! Elle voulait refaire sa connaissance, faire le tour de chaque pièce, en respirer l’odeur, retrouver les couleurs et les bruits de son enfance. Rire de nouveau avec Nadège et surtout, oh oui surtout, sauter la barrière du potager !

# Chapitre 5

- Tu as pensé à me faire imprimer ton programme de la semaine prochaine ?

Réponse embarrassée de Jack :

- Euh…

- Je t’emmène où tu veux, mais il faut que je puisse obtenir les autorisations nécessaires. Donne-moi simplement les dates, les destinations et les horaires de tes rendez-vous et le reste je m’en débrouille…

- Je suis désolé, j’ai des journées tellement chargées que je n’en vois pas le bout en ce moment… Bon, tu as deux minutes ? Je t’imprime ça tout de suite et on fait le point rapidement.

Jack disparut dans son bureau et revint quelques minutes plus tard, deux feuilles de papier à la main. Harry y jeta un œil et émit un petit sifflement :

- Je savais que tu voulais rencontrer du monde, mais là, c’est à la planète entière que tu vas rendre visite !

- Tu t’imaginais que j’allais acheter un avion sans le rentabiliser ? Chaque étape inscrite sur ce papier, ce sont des contrats potentiels pour l’entreprise Harper, je veux tenter chaque opportunité ! Toujours rien du côté des chinois ?

- Non… Il faut attendre… Mais nous avons un nouvel atout dans notre jeu : figure-toi que j’ai vérifié toute la liste des gens d’origine chinoise travaillant chez Harper depuis peu.

- Ah ? Tu ne m’avais pas dit que tu avais entrepris des vérifications…

- Ça fait huit jours que tu dors en ville, que tu te passes de mes services, et dans la journée, tu n’es qu’un courant d’air !

- Des reproches ?

- Non, une simple constatation… Bref, j’ai découvert au sein de notre personnel un jeune chinois arrivé de fraîche date…

- Et alors ?

- Et alors rien, il a fui la Chine il y a quelques années dans des conditions extrêmement périlleuses, apparemment sa vie était menacée parce que ses idées politiques ne sont pas tout à fait en accord avec celles du gouvernement Chinois. Je me suis renseigné sur lui et je l’ai rencontré, il a très vite compris que je le soupçonnais et il a cru que j’allais le renvoyer. Tu aurais vu dans quel état s’est mis ce pauvre garçon, il tremblait de tout son corps et tâchait de garder la maîtrise de lui-même, tandis qu’il me suppliait de ne pas le remettre aux autorités Chinoises.

- Et alors, qu’as-tu fais ?

- Je lui ai demandé tout à trac s’il était coupable d’espionnage auprès de notre entreprise. Tu aurais vu ses yeux ronds de surprise ! En une fraction de seconde, il est passé de la peur à la colère :

- Vous croyez vraiment que je manigancerai contre une entreprise dans laquelle je me sens bien, avec le risque de me retrouver dehors et in fine en Chine où je serais jugé pour haute trahison ? Les Chinois sont en train de faire d’une pierre deux coups : un, ils piratent vos inventions avant même que vous n’ayez le temps de déposer un brevet, deux ils récupèrent un dissident qui publie régulièrement sur Internet des articles dans lesquels les dirigeants de la Chine sont systématiquement pointés du doigt. Je suppose que trouver des renseignements à mon sujet a été d’une simplicité enfantine ?

- Il avait raison le bougre, tout cela avait été un peu trop vite et un peu trop facilement. Je ne savais plus que penser, le lendemain même, c’est lui qui a demandé à me voir et qui m’a fait la proposition d’introduire un ami à lui au sein même de l’entreprise chinoise qui nous copie. Il m’a expliqué que cet ami avait des diplômes susceptibles d’intéresser cette entreprise, vu leur développement, ils recrutent actuellement à tour de bras. Avoir un allié chez eux nous permettrait de savoir ce qui se passe au sein même de nos concurrents et copieurs.

- Cela va nous coûter une fortune je suppose ?

- Non, la condition qu’il a posée, c’est que l’on embauche son copain dès l’affaire terminée. Il rêve de venir s’installer aux Etats-Unis mais sans contrat d’embauche c’est impossible…

- Tu as l’air d’avoir organisé tout cela comme un professionnel, si j’ai bien compris, nous allons avoir un espion dans la place !

- Ce n’est pas : nous allons avoir, c’est : nous avons ! Il a été embauché il y a deux jours, nous n’avons plus qu’à attendre, notre ami Chen nous tiendra au courant…

- Bravo ! Souhaitons que tout cela fonctionne vite et bien!

Les deux hommes passèrent le reste de la soirée à mettre au point leur périple et à organiser leurs emplois du temps respectifs. Cette année, les choses étaient particulièrement tendues pour chacun d’entre eux. Harry avait pris pour sienne cette affaire d’espionnage et y consacrait beaucoup de temps. Il faut dire que sa place était idéale au sein de l’entreprise. Il n’y était pas un employé comme les autres, il avait accès à tous les services, ainsi qu’à tous les documents nécessaires. Chez Harper tout le monde savait qu’il était l’ombre du patron, et pour cela il était craint et respecté. Il avait aussi cette sorte de nonchalance que seuls les hommes qui ont affronté la mort de près peuvent avoir. Sa vivacité d’esprit ne pouvait se percevoir que dans son regard qui soudain pouvait s’éclairer d’une petite flamme et vous transpercer d’une façon telle que l’on se sentait mis à nu. Cette petite flamme indiquait que ses sens étaient en éveil et que toute son attention était monopolisée.

Il fut convenu qu’Harry irait chercher le jet et le ramènerait à Denver la semaine suivante car Jack serait occupé par le rassemblement des troupeaux. Jack tenait à y participer comme chaque année, et ce, pour deux raisons : la première résidait dans le simple fait qu’il adorait être cowboy. Ces longues chevauchées étaient pour lui l’occasion de faire le point mentalement sur nombre de sujets, de prendre le temps de suivre le troupeau au milieu de ces paysages familiers était pour lui comme de boire à une source familière. Il s’y retrouvait et c’est en plongeant dans ses racines qu’il pouvait être vraiment lui-même. Il aimait le bruit du troupeau en marche, les voix des hommes qui poussaient les bêtes en les stimulant pour qu’elles avancent ; la poussière, la boue ou la neige selon les années. Toute l’ambiance de cette agitation au milieu de paysages déserts et grandioses le ramenait à son enfance et avait quelque chose de rassurant. L’éternité était là, il en était le simple spectateur de passage, rassuré de sa présence, grandi dans sa petitesse d’homme, il devenait pleinement conscient qu’être ne pouvait le disputer au paraître.

La deuxième raison était toute simple : ce moment de l’année était le seul où l’on avait l’occasion de se retrouver entre voisins. L’entre-aide était de mise et une petite fête était organisée chez l’un d’entre eux à tour de rôle lorsque tous les troupeaux avaient été ramenés et embarqués dans des camions. Cette année, c’était le tour de Jack de recevoir ses voisins et il n’était pas question pour lui de se dérober.

- Si j’ai bien compris tu ne viens pas chercher ton jet avec moi…

- Non, désolé, c’est impossible.

- Tu ne peux pas payer pour quelque chose que tu n’as même pas testé, il peut y avoir des malfaçons…

- De ce côté-là, je crois que tu seras mieux placé que moi pour faire les vérifications nécessaires. Surtout ne t’en prive pas !

- Justement, j’aimerais rester plusieurs jours sur place, bien que j’aie dorénavant toutes mes accréditations pour piloter, il est stipulé dans le contrat de vente qu’un formateur est mis à ma disposition le temps nécessaire. Il y a sans doute des astuces par rapport à cet avion qui seront bonnes à connaître. Si tu n’as pas besoin de moi dans le coin, j’aimerais faire des essais de vol là-bas, pour vérifier que ton appareil et moi sommes au point.

- C’est une très bonne idée, tu peux rester là-bas le temps nécessaire, je sais que l’idée de monter sur un cheval ne te tente pas, et c’est la seule chose qu’il y aura à faire ici la semaine prochaine.

Le lendemain matin, les deux hommes étaient debout au lever du jour, ils se séparèrent sur une poignée de main, chacun heureux de cette semaine qui s’annonçait. Jack avait remarqué qu’Harry avait la même lueur au fond des yeux que lorsqu’ils étaient allés chercher l’hélicoptère : celle d’un enfant qui attend d’ouvrir ses paquets au pied du sapin de noël. Il était impatient, et n’avait de cesse de se mettre en route. Il prenait l’hélicoptère jusqu’à l’aéroport de Denver et devait ensuite prendre une ligne régulière. L’idée de se retrouver passager le faisait sourire, mais par-dessus tout, l’idée de ramener le jet privé de Jack le faisait jubiler.

Jack s’en fut seller son cheval, lui aussi de fort belle humeur. Il avait devant lui deux jours de rassemblement qui concernait la majeure partie de son troupeau. Il embauchait des hommes du coin chaque année pour l’aider et leur avait donné rendez-vous à une heure de marche du ranch. Il se mit en route dans un matin froid sous un ciel clair et, retrouvant ses hommes, leur donna rapidement ses instructions. Il aurait ensuite deux jours de repos, puis, ce serait avec ses voisins, les Grant, qu’il irait rassembler les bêtes. Il ne garderait que quelques hommes avec lui car ce second rassemblement était de moindre importance. Il aimait cependant y participer, il appréciait les Grant, qui, tout en étant simples et sans manières, ne manquaient pas de finesse. Il les admirait pour leur résolution de s’installer sur les terres des parents de madame Grant, et avec eux, il n’y avait aucun regard envieux quant à sa propre situation de patron. Et puis, avantage ultime, ils n’avaient pas de fille à marier, contrairement à d’autres voisins. Chaque année, au cours de la petite fête qui les réunissait, certains faisaient tout pour que leur fille lui parle et passe du temps avec lui. Il en était parfois amusé, généralement agacé, souvent désolé pour ces pauvres jeunes femmes.

Son cheval sellé, il se mit en route pour rejoindre ses hommes. Ses pensées revinrent vers la jeune fille qu’il avait sauvée de la noyade. Souvent il avait pensé à elle : qui était-elle ? Il revoyait son visage, ses yeux qui le fixaient d’un air interrogateur. Elle avait eu peur de lui, il l’avait senti, pourquoi n’avait-il pas trouvé les mots pour la rassurer ? Et surtout, pourquoi s’en voulait-il de ne pas avoir trouvé ces mots ? Quelques minutes auprès d’elle et ce petit visage était resté gravé dans sa mémoire. Il finit par en conclure que c’était plus le mystère qui l’entourait, que la jeune fille elle-même qui attirait ainsi son attention. Cette explication rassurante sur le contrôle de ses sens lui ayant suffi, il faisait de son mieux pour que le petit visage sorte de sa mémoire, ou à tout le moins, que la place qu’il y tenait n’y soit que celle d’une simple curiosité. Chevauchant au côté de ses hommes ce matin-là, il réalisa que l’objet de sa curiosité était tout à coup le centre de la conversation.

- On dit qu’une jeune étrangère travaille chez les Grant et s’occupe des enfants, disait l’un. Tu l’as vue ?

- Non, répondait l’autre, mais j’ai entendu dire qu’elle est… jetant un regard vers le patron : bien comme il faut. Jack sourit en lui-même et se garda d’entrer dans la conversation.

- Il parait que Jed l’a croisée avec Mme Grant qui faisait ses courses. Il a essayé de lui parler mais elle n’a rien compris. Elle serait italienne ou quelque chose comme ça.

- Il parait même qu’il a été se balader du côté du ranch des Grant et qu’il l’a aperçue de loin, mais dès qu’elle voit quelqu’un elle fait demi-tour et s’en retourne vers le ranch. Il n’a pas pu l’approcher.

- Ça ne m’étonne pas de Jed, quel cavaleur celui-là !

- Il était tout excité, il déclarait être tombé sur une perle rare et il a failli se bagarrer avec un autre, qui lui aussi l’avait rencontrée et voulait se garder la primeur de la découverte !

La conversation cessa car ils étaient en vue d’un bon groupe de bêtes qu’ils se mirent en devoir de mettre en avant.

Pendant ce temps-là, chez les Grant, on se préparait et les événements semblaient se précipiter. Betty devait aller avec son amie choisir la robe de mariée et mettre au point certains détails de la soirée entre copines qui serait organisée quelques jours avant le mariage. Le moment pour ces préparatifs n’était pas le mieux choisi pour elle, mais elle était heureuse de sortir un peu du ranch et de faire les boutiques avec son amie. Elle-même devait choisir sa toilette pour aller au mariage et ce bref retour à l’ambiance citadine l’enchantait. Terry palliait au mieux son absence, tout en s’occupant des derniers préparatifs pour le rassemblement du troupeau, et ensuite, son convoyage par camion. Il avait expliqué à Coralie qu’elle monterait le cheval du frère de Betty, un vieux hongre qui pouvait parfois encore se montrer plein de dynamisme. Il donnerait la jument que montait Coralie ordinairement au jeune voisin qui viendrait les aider et qui n’avait pas de cheval.

- Tu verras, lui avait-il dit, ce cheval est vieux certes, mais il connaît son travail, grâce à lui, tu vas nous être fort utile.

Le lendemain, la maman de Betty était arrivée, déposant son mari et emmenant les enfants. Betty était rentrée en fin d’après-midi, se déclarant « heureuse de sa sortie et encore plus de retrouver son ranch ». Le cœur de Coralie se serra en l’entendant prononcer ces paroles, son château commençait à lui manquer, et son grand-père aussi. Elle qui avait été si contente à l’idée de partir, comprenait tout à fait ce que ressentait Betty.

Le lendemain matin, tous furent réveillés avant le lever du jour. Ils prirent un solide petit déjeuner tandis qu’ils constataient qu’il avait neigé dans la nuit et qu’une mince couche blanche recouvrait tout le paysage. Betty recommanda à Coralie de se vêtir le plus chaudement possible, celle-ci empila donc plusieurs couches de vêtements et accepta la vieille veste bien trop grande, mais beaucoup plus chaude que la sienne, proposée par Betty. Ils se mirent en route alors que les premières lueurs de l’aube pointaient sur un paysage qui paraissait d’autant plus sauvage qu’à la blancheur de la neige s’ajoutaient les glapissements des coyotes. C’était grandiose et lugubre et Coralie se sentit profondément impressionnée par cette ambiance silencieuse, cotonneuse, froide comme si la nature les prévenait de tous les dangers qui les entouraient. Le petit groupe marchait silencieusement, le bruit des sabots des chevaux était étouffé par la neige, et à l’excitation des jours précédents succédait une sorte de pesanteur lourde. Ils se séparèrent à la croisée de chemins, Coralie accompagnant Betty. Les quelques mots échangés l’avaient été à voix basse et les deux jeunes femmes s’étaient retrouvées seules. Coralie était impressionnée, elle savait que Betty avait son portable au fond de sa poche, qu’elle pouvait appeler son mari au moindre problème, mais ce paysage immense et sauvage, et surtout ces hurlements de coyotes lui glaçaient le sang. Elles marchèrent silencieusement pendant encore une bonne demi-heure, tandis que la lumière du jour se faisait plus franche, elles atteignirent un petit promontoire. Betty arrêta sa monture et expliqua à Coralie :

- Tu vois ce vallon sur notre gauche ? C’est par là que nous allons commencer. La semaine dernière nous y avons poussé tout le bétail que nous avons trouvé sur le chemin que nous venons de faire. Nous savions qu’elles resteraient là, car le froid venant, les bêtes cherchent des endroits abrités comme celui-ci. Nous allons remonter le vallon en les poussant en direction de ce plateau, nous devons le traverser, passer la rivière qui se trouve de l’autre côté, puis longer la base de la montagne que tu vois là-bas pour nous retrouver avec le reste du groupe.

Elles mirent trois bonnes heures à effectuer le chemin mentionné, heureusement, le long vallon leur facilita la tâche car il leur suffisait de pousser les bêtes en avant. Le passage de la rivière fut plus délicat, le troupeau qui avait grossi au fur et à mesure de leur avancée partit de tous côtés en s’égaillant en petits groupes dès qu’il fut de l’autre côté de la rive. Elles durent galoper sur les flancs sans relâche pendant un bon quart d’heure pour rassembler les bêtes et les remettre en marche dans la bonne direction. Le cheval de Coralie connaissait en effet son métier, il savait garder l’exacte distance par rapport à la bête qu’il poursuivait puis la repoussait vers le troupeau en se positionnant de telle sorte que l’animal soit sous la contrainte et s’exécute. Il pouvait accélérer brusquement et s’arrêter net en quelques foulées et en plus, il faisait des demi-tours en pivotant sur ses postérieurs avec une vivacité telle qu’elle surprit Coralie. Celle-ci avait vite compris qu’hormis le fait de lui donner une direction générale, il ne valait mieux pas tenter de diriger ce cheval, celui-ci se débrouillait fort bien et connaissait mieux son métier qu’elle-même. Il était efficace, rapide, et avait l’œil à tout. Dès qu’une bête s’éloignait du troupeau il démarrait au quart de tour pour la repousser vers les autres, Coralie avait l’impression qu’il s’amusait, ce vieux cheval avait dû être extrêmement fougueux dans sa jeunesse et elle pouvait sentir, à cause de sa grande mobilisation dans son travail, qu’il utilisait cent pour cent de ses sens. Elle ressentait la même chose lorsqu’elle faisait la course à cheval avec Nadège, Prunelle et Sultan entraient dans le jeu et jetaient toutes leurs forces dans la galopade dans l’espoir de finir premier. Les chevaux sont joueurs, comme les humains, et ce jour-là, Coralie pouvait sentir que ce vieux cheval dégingandé, à la crinière toute rongée, appréciait d’avoir été sorti de sa retraite.

Ce même matin, Jack s’était lui aussi levé de bonne heure et, après deux jours où un incessant ballet de camions avait emmené le troupeau, il était fin prêt pour aller chercher le reste de ses bêtes. Il sifflotait en mettant la machine à café en marche lorsque Maria, qui tenait son ménage, fit son entrée. C’était une femme d’une bonne trentaine d’années qui habitait une petite maison que Jack lui louait à trois kilomètres du ranch. Maria avait commencé à travailler chez les Harper lorsque la grand-mère de Jack avait eu besoin d’aide pour faire sa toilette et s’habiller. Elle était toute jeune alors et c’était la femme de ménage du moment qui l’avait recommandée. Deux ans plus tard, au décès de la grand-mère, Maria s’était vu proposer le poste de l’entretien complet de la maison, la femme de ménage ayant décidé de prendre sa retraite. Elle fréquentait un jeune homme prénommé Domenico et Jack, après leur mariage, leur proposa de leur louer la petite maison qui se trouvait sur la route avant le ranch. Il employa Domenico qui cherchait du travail mais se rendit vite compte que celui-ci n’avait pas la finesse d’esprit de Maria qui savait ce qu’elle devait faire et n’avait pas besoin d’être surveillée. De plus, Domenico ne voulait pas monter à cheval car il en avait peur. Jack l’utilisait donc pour surveiller et réparer les kilomètres de clôture qui entouraient une partie de sa propriété. C’était lui aussi qui entretenait la pelouse et les plantes autour du ranch. Jack ne disait rien mais il trouvait que Maria n’était pas bien accompagnée et qu’une femme comme elle méritait un homme différent. Bien entendu, il n’avait jamais fait d’allusions à Maria mais il lui prouvait son respect de mille et une manières. Il l’aidait parfois à remplir certains papiers, il avait joué de son influence, et, sans le dire à Maria, de son carnet de chèque, pour que ses deux enfants soient inscrits dans une bonne école.

Ce matin-là donc, Maria était entrée dans la maison comme une ombre, et s’était faufilée dans la cuisine en saluant Jack de loin d’une voix neutre. Celui-ci ne prêta pas attention à son manque d’entrain, il avait ouvert son ordinateur et consultait sa boite mail pour répondre aux messages les plus urgents. Maria avait l’habitude de lui apporter un café le matin lorsqu’elle arrivait et elle en buvait un elle-même tout en se mettant au travail. Jack avait refermé son ordinateur brusquement, réalisant qu’il était en train de se mettre en retard. Surpris de ne pas entendre de bruit venant de la cuisine, il gagna celle-ci à grandes enjambées pressées. Il trouva Maria assise sur une chaise, songeuse, ses lunettes de soleil toujours sur son nez. Elle sursauta en l’entendant tout près d’elle. Elle se leva aussitôt et entreprit de laver l’évier, tournant le dos à son patron, marmonnant une excuse aussi inutile qu’incompréhensible. Jack resta un moment sur le pas de la porte, ne sachant que faire, puis il décida de se faire lui-même son café tout en lui faisant remarquer :

- Super les lunettes…

Il y eu un grand silence et il comprit tout à coup que Maria pleurait, cachée de dos derrière ses lunettes. Instantanément, il sentit que quelque chose ne tournait pas rond, et, s’approchant d’elle, il lui demanda :

- Ça ne va pas ?

Maria ne répondait pas, il vit cependant qu’elle pleurait de plus belle, ne pouvant plus se retenir. Il la prit par le bras doucement et lui demanda :

- S’il y a quelque chose que je puisse faire il faut me le dire… Maria, vous n’êtes pas en état de travailler aujourd’hui, vous devriez rentrer chez vous…

La réponse de Maria fut immédiate :

- Non, non c’est inutile, je vais bien…

Jack avait senti de la peur dans sa réaction et comme elle s’était tournée vers lui pour lui répondre, il vit son visage et ne put retenir une expression de surprise. Lui tenant toujours le bras, il souleva les lunettes délicatement et haussa les sourcils, interloqué. Elle avait un œil complètement noir et sa pommette était tuméfiée. Elle eut un mouvement de recul en disant :

- Ce n’est rien… rien qu’un accident…

- Maria, il vous bat ?

Lui prenant le menton il la forçait à lever la tête vers lui.

- Répondez-moi. C’est la première fois ?

- C’est un accident, je vous l’assure… je…

Sa voix se brisa dans un sanglot. Sans rien dire, Jack la dirigea vers une chaise et la fit asseoir. Il prépara le café en silence et poussa une tasse devant elle. Il tenait à Maria car elle était le dernier fil invisible qui le reliait à sa grand-mère. Elle faisait partie de sa vie et il la respectait parce qu’elle était respectable. Il l’aimait comme on aime quelqu’un de sa famille mais ne faisait jamais allusion à la place qu’elle avait prise. Il y a certaines choses qu’il est inutile de mentionner, elles sont c’est tout. Maria était consciente de tout cela et en retour était d’une fidélité et d’une discrétion à toute épreuve envers son patron.

- Alors ?

Elle avait bu une gorgée de café et hésitait encore à parler.

- Il vous a battue c’est ça?

Maria ne répondit toujours rien mais hocha lentement la tête de haut en bas.

- Maria… Ce n’est pas normal. Tout cela ne me regarde pas mais… tout de même, ce n’est pas de l’amour ça. Ce n’est pas acceptable… C’est la première fois ?

Maria leva des yeux tristes sur lui et dans un souffle murmura :

- Non…

Elle sursauta au bruit du coup de poing que Jack venait d’assener sur la table.

- Excusez-moi, Maria, dit-il en se reprenant, mais c’est plus fort que moi. Je suis furieux ! Ce n’est pas possible, il vous bat et vous ne m’en avez jamais rien dit ?

Maria, ne sachant quoi répondre, baissa à nouveau les yeux tandis que Jack réfléchissait à toute allure.

- Maria, il n’y a pas dix mille façons de voir les choses. Est-ce que vous l’aimez toujours ?

- Je ne sais pas, c’est le père de mes enfants mais… Il a changé, ce n’est plus le même. Vous le connaissez, il n’a jamais été plein de finesse, mais lorsque nous nous sommes mariés, il était sincère dans ses sentiments, je savais que je pouvais compter sur lui. Aujourd’hui c’est différent, parfois il me fait peur. Il joue, boit et s’absente souvent pour aller en ville. Il y a rencontré des hommes qui n’ont pas une bonne influence sur lui et je ne le reconnais plus. Nous nous sommes disputés plus d’une fois à ce sujet, mais maintenant il me frappe dès que je tente de lui parler.

- Maria, cela ne me regarde pas, mais les choses ont l’air d’empirer, il faudrait peut-être vous éloigner pour quelque temps, lui donner le temps de réfléchir. Sans doute avez-vous besoin vous aussi de faire le point. Vous pourriez prendre quelques jours de vacances, y a-t-il des parents ou une amie chez qui vous pourriez aller ?

- Chez ma sœur, oui, je pourrais aller quelques jours chez ma sœur.

- Bien, voilà une bonne idée, prenez le temps de réfléchir, votre décision devra être prise en toute conscience mais souvenez-vous qu’être battue n’est pas normal et que vous avez le droit à une vie heureuse. Prenez votre voiture et passez prendre les enfants à l’école, puis disparaissez quelques jours, vous avez bien mérité un peu de vacances et lui un peu de solitude !

Maria paraissait soulagée, elle le remercia et lui promit d’être rentrée pour la petite fête qu’il donnerait à tous ses voisins après les rassemblements de troupeaux. Ils se séparèrent ensuite, Jack désormais très en retard et Maria comme soulagée d’un grand poids. Elle téléphona à sa sœur sur le champ et passa chez elle prendre quelques affaires. Une demi-heure plus tard elle était en route, surprise de se sentir si gaie après avoir été si triste. Arrivée à l’école elle avait déjà beaucoup réfléchi et avait pris sa décision : elle allait demander le divorce. Elle savait que Jack ne la laisserait pas tomber, elle n’aurait plus qu’un salaire pour élever les enfants mais elle pouvait s’en sortir.

De son côté, Jack avait sellé son étalon à la hâte et était parti au petit trot rejoindre son équipe qui l’attendait déjà depuis un petit moment. Il s’excusa de son retard et répartit rapidement les hommes en trois équipes auxquelles il assigna trois zones.

Les Grant étaient déjà parvenus en haut d’un petit monticule, qui était le point de rendez-vous assigné, lorsqu’il arriva à la tête d’un troupeau qui parut immense à Coralie. Celle-ci le vit s’avancer de loin et dans un premier temps n’eut d’yeux que pour le magnifique étalon qu’il chevauchait. Elle ne put s’empêcher de laisser échapper un :

- Waouh ! Qu’est-ce qu’il est beau !

Betty la questionnait en riant :

- Qui ? Le cheval ou le cavalier ?

- Le cheval bien sûr !

Terry avait souri puis avait avancé son cheval en direction de Jack afin d’aller le saluer. Betty en profitait pour glisser à Coralie avant d’aller saluer son voisin à son tour :

- Il y a dans ce pays nombre de jeunes femmes qui n’auraient d’yeux que pour le cavalier et pas pour la monture…

Coralie avait à peine esquissé un sourire qu’elle réalisa que le cavalier en question était l’homme qui l’avait sauvée d’une noyade certaine, il était suffisamment proche à présent pour qu’elle reconnaisse les traits de son visage. Une fraction de seconde elle ne sut que faire : devait-elle aller le saluer ou bien devait-elle rester là ? Ce fut Betty qui, involontairement, résolut le problème en lui présentant de loin Coralie ainsi que le petit jeune homme, voisin des Grant, qui était resté aux côtés de Coralie. Elle eut tout loisir de déchiffrer le visage de Jack Harper, car, discutant avec les Grant un bon moment, il s’entretint avec le papa de Betty sur la façon d’organiser le tri du troupeau. Il avait jeté un regard en direction de Coralie et de son compagnon, et, en signe de bonjour, il avait touché le rebord de son chapeau de deux doigts tout en inclinant la tête. Coralie lui avait rendu son salut (en inclinant la tête elle aussi) et son compagnon en avait fait de même. Leurs yeux s’étaient croisés une fraction de seconde et elle avait esquissé un petit sourire, ne sachant trop quelle attitude prendre, timidement, elle était restée à distance. Elle avait tout à coup peur que Betty et Terry n’aient vent de son aventure mais il n’en fut rien, lorsque Betty revint vers elle ce fut pour lui donner des instructions :

- Tu vas aller te positionner là-bas, dans l’angle gauche du troupeau et tu empêcheras toute bête de se sauver. Il va falloir être très patiente, Jack et Terry vont devoir trier les bêtes une à une pour séparer les nôtres des siennes et cela va prendre du temps. Dieux merci la neige s’est arrêtée de tomber et il fait plus doux, toute celle qui est au sol est en train de fondre, au moins nous n’aurons pas trop froid à attendre !

Le jeune voisin des Grant avait rejoint le papa de Betty qui lui avait fait signe et qui lui expliquait où il devait se positionner et ce que l’on attendait de lui. Il s’était vu octroyer l’angle opposé de celui de Coralie. Celle-ci réalisa que ces deux positions étaient les plus faciles à tenir : tout le troupeau avait été rassemblé dans un angle droit grillagé et l’équipe se tenait répartie en arc de cercle pour le maintenir dans l’angle. Elle se trouvait le long du grillage et c’était l’endroit le plus improbable pour qu’une bête puisse s’échapper. Le tri commença et Terry, s’avançant doucement dans le troupeau, repéra une bête marquée aux initiales de Jack et la poussa vers le bord. Dès qu’elle fut séparée, deux hommes de Jack la canalisèrent et l’isolèrent un peu plus loin. La même scène se reproduisit cinq cent fois ce matin-là puisqu’il y avait en tout mille têtes de bétail qu’il fallait séparer en deux. Au bout d’un moment, ce fut Jack qui prit la relève et qui s’avança lentement dans le troupeau pour sélectionner et séparer une bête. Coralie regardait la scène, fascinée par le spectacle et n’en perdait pas une miette. L’homme et le cheval ne faisaient qu’un, la souplesse de l’un rivalisait avec celle de l’autre, l’entente était parfaite et le travail était réalisé avec la précision d’une horloge suisse. Le couple cavalier-cheval était d’une beauté qui ne relevait pas de la grâce ou de la légèreté mais plutôt de la force tranquille, de celle qui était parfaitement jugulée, maîtrisée sans violence. Tous deux travaillaient calmement mais étaient capables d’éclairs de rapidité qui laissaient tous les spectateurs le souffle court. La concentration de l’un n’avait d’égale que celle de l’autre, et, contrairement à Terry qui avait une fois ou deux laissé s’échapper une bête qui s’était de nouveau mêlée au troupeau, avec Jack et son étalon, il était visible que la bête sélectionnée irait rejoindre à coup sûr le second troupeau qui grossissait lentement et sûrement. Coralie avait sous les yeux un spectacle qu’elle n’oublierait jamais, ce cowboy montait à cheval sans affectation, mais avec une telle virilité et une telle efficacité qu’il ne ressemblait en rien aux cavaliers du monde équestre qu’elle avait pu fréquenter jusqu’alors. Son cheval n’était pas un simple faire valoir destiné à lui faire gagner un quelconque trophée, c’était le prolongement de sa propre puissance, une association de muscles tendus vers le même effort, la complicité dans la perception de la situation. Lorsqu’il s’enfonçait dans le troupeau, l’étalon était aux aguets : il cherchait à comprendre quelle bête son cavalier allait sélectionner et le moindre déplacement du corps de celui-ci était une indication au même titre que les mouvements donnés par ses mains ou par ses jambes. Coralie remarqua qu’autour d’elle un grand silence s’était fait, et que tous assistaient au spectacle comme elle-même le faisait : avec fascination, admiration et respect. Tout le temps que dura le tri du troupeau lui sembla s’écouler rapidement tant elle était absorbée par ce qu’elle observait. Elle eut tout le loisir de détailler Jack Harper et ses compagnons. Tous étaient de solides gaillards équipés comme il se doit pour un cowboy devant braver les rudesses du climat à cette saison. Elle avait l’impression d’être plongée en plein western et tous ces hommes étaient encore plus impressionnants dans la réalité que sur un écran de télévision. De tous, Jack Harper était le plus fascinant : sa carrure, sa veste de mouton retournée de bonne coupe, son cheval et la maîtrise qu’il en avait, tout contribuait à en faire le point de mire de toute l’assemblée. Il n’avait pas froid aux yeux et si à une ou deux reprises il s’était retrouvé dans une position scabreuse, jamais il n’avait ralenti son cheval ; d’un coup de reins puissant il s’était remis dans l’axe de la selle sous les sifflets de ses hommes. Seulement à ce moment-là, il avait relevé la tête, esquissé un sourire, puis, s’était de nouveau concentré sur son travail. Coralie était admirative, jamais elle n’aurait pu imaginer qu’un tel spectacle puisse exister. Les concours auxquels elle avait participé, qui rassemblaient le gratin de l‘équitation française, étaient à des années-lumière de ce qui se passait sous ses yeux. Il n’était pas question ici de chemise blanche, de bottes impeccables et de chevaux nattés. Et pourtant, dans les deux cas, la technicité était là, seule une excellente connaissance de l’art équestre pouvait ainsi arriver à une telle complicité entre l’homme et le cheval. Mais au-delà des différences de tenues, Coralie se sentait pour la première fois dans un monde d’hommes, où la force physique venait épauler celle de l’animal. C’était fascinant et presque intimidant. Elle se sentit toute petite et finalement presque inutile au milieu de ces hommes, qui, sans aucun doute, étaient tous à leur affaire. Même Terry prenait visiblement plaisir lorsque c’était son tour, et les hommes l’encourageaient lorsqu’il avait particulièrement bien réussi une manœuvre un peu délicate. Betty le couvait des yeux avec amour, il n’avait certes pas l’expérience de Jack, mais il mettait une évidente bonne volonté et beaucoup d’ardeur dans son travail. À un moment donné, alors qu’il triait une dernière bête et s’apprêtait à laisser sa place à Jack, l’animal qu’il avait sélectionné avait tenté de se soustraire à cette poursuite en se glissant entre Coralie et le grillage. De loin, Coralie avait vu Betty lui faire signe de se reculer, elle avait donc instinctivement tourné son poignet droit vers le haut et elle avait voulu exécuter une volte en orientant le museau de son cheval sur la droite. Le cheval ne répondit pas du tout à son signal puisque les chevaux américains sont dressés à répondre aux rênes d’appui. Il aurait fallu qu’elle fasse le mouvement inverse et qu’au lieu d’éloigner la rêne de son cheval elle l’appuie sur l’encolure. Le résultat ne se fit pas attendre : le cheval se porta en avant comme elle l’avait demandé par une impulsion des jambes, mais il ne se tourna pas du tout, dérouté par la façon dont l’ordre lui avait été donné. Il avança donc en direction du troupeau et quelques bêtes commencèrent à s’éparpiller à son approche. Comme une onde, le mouvement se déplaça à travers le troupeau en s’amplifiant. Au milieu, se trouvait Jack Harper qui venait de reprendre la place de Terry, la situation devint instantanément dangereuse pour lui. Ses hommes, ainsi que le père de Betty, se portèrent vivement à son aide, en canalisant les bêtes sans les laisser déborder. La panique fut contrôlée et Coralie, qui avait finalement fait reculer son cheval, croisa le regard de Jack. Elle était rouge de confusion et murmura un :

- Désolée…

Qu’il put lire sur ses lèvres.

Jack reprit son travail comme si de rien n’était et durant l’heure qui suivit continua à alterner avec Terry. Lorsque les deux troupeaux furent séparés les hommes de Jack se mirent aussitôt en route et commencèrent à pousser les bêtes qui se mirent en marche en meuglant. Jack vint échanger quelques mots avec Betty, son père et Terry et finalement, portant deux doigts à son chapeau, il fit un signe de tête en direction de Coralie puis, leur tournant le dos, il mit son cheval au petit trot pour rattraper le troupeau qui déjà s’éloignait. Rapidement, l’équipe Grant se mit en route à son tour, l’après-midi était déjà bien entamée et le chemin était long pour regagner le ranch.

# Chapitre 6

Ils marchaient depuis deux bonnes heures et Coralie se tenait derrière Terry sur le flanc gauche du troupeau. Sur le flanc droit, il y avait Betty qui, comme eux, encourageait les bêtes à aller de l’avant en leur criant d’avancer. Toute à l’action, Coralie ne sentait pas la fatigue et faisait de son mieux pour remplir son rôle. Son cheval, comme mû par une seconde jeunesse, allait et venait, rabattait les bêtes et les maintenait dans le flot du troupeau. C’était fascinant cette masse de dos mouvants qui se déplaçait sans soucis des mouvements de terrain, dans un bruit de meuglements et de piétinements. Ils ne suivaient pas un chemin, non, ils se déplaçaient en ligne droite et les collines étaient escaladées puis redescendues sans que l’on dévie d’un pouce de la trajectoire. Parfois, la pente était très raide et la descente était impressionnante. Le cheval se retrouvait quasiment assis sur ses postérieurs et le cavalier devait presque se coucher sur son dos pour garder son équilibre.

Ils étaient arrivés près d’une rivière et Terry, remontant en arrière, demanda à Coralie d’aller se porter sur le flanc droit pour aider Betty à canaliser les bêtes ; du côté gauche, l’eau avait creusé le terrain et une sorte de talus longeait la rivière à cet endroit. Terry montra du doigt le talus à Coralie et lui expliqua en quelques mots que les bêtes ne chercheraient pas à s’éloigner de ce côté-là, par contre, de l’autre côté, elles devaient être plus tenues car certaines tenteraient de s’éparpiller une fois qu’elles auraient traversé la rivière. Il lui dit aussi de rester avec Betty sur le flanc droit du troupeau jusqu’à leur arrivée au ranch. Coralie opina de la tête, dirigea son cheval sur l’arrière du troupeau qu’elle poussa au passage, puis se mit sur le flanc droit pour maintenir les bêtes pendant qu’elles traversaient. Parvenue de l’autre côté de la rivière, elle les contraignit à rester groupées, elle croisa le regard de Terry qui lui fit signe pouce en l’air qu’elle faisait du bon travail. À quelque distance devant elle, se trouvait Betty qui s’était retournée et lui avait fait signe aussi. Encore plus loin devant se trouvait le père de Betty dont elle aperçut un court moment le chapeau. Ils continuèrent à avancer ainsi pendant quelque temps lorsque son cheval se mit au galop pour rattraper une bête qui s’éloignait du troupeau, il la contourna et la remit dans le droit chemin. La vache s’éloignait en galopant vers les autres, quand Coralie entendit son cheval émettre un drôle de bruit, une sorte de râle… Soudainement, ce fut comme si le sol s’était dérobé sous elle, le cheval s’était écroulé et ne bougeait plus. Elle fut une fraction de seconde sans réagir, interloquée par ce qui venait d’arriver. Finalement, elle se mit à l’encourager de la voix pour qu’il se relève. Sa jambe droite était coincée sous la selle, elle ne pouvait plus bouger, se penchant en avant sur l’encolure de son cheval, elle aperçut sa langue sortie de sa bouche et réalisa l’immobilité totale de l’animal. Il n’était pas essoufflé ! Et pour cause : il ne respirait plus ! Levant la tête elle hurla :

- Betty ! Attends-moi ! Betty j’ai un problème !

Peine perdue, elle s’époumona mais vit Betty s’éloigner et finalement disparaître derrière une colline tandis que le bruit du troupeau allait en diminuant pour disparaître à son tour. Saisie de panique, elle s’agita sur sa selle pour tenter de dégager sa jambe mais c’était impossible, elle était bel et bien coincée. Elle se figea et resta un long moment immobile, attentive aux bruits, espérant que Betty ou Terry se serait aperçu de sa disparition et aurait fait demi-tour pour venir la chercher, mais non, aucun bruit, un lourd silence pesant s’était abattu et seuls les battements de son cœur lui parvenaient aux oreilles. Elle resta un long moment immobile, aux aguets, tentant de se maîtriser et finalement sentit sa jambe coincée s’engourdir.

- Ils vont revenir me chercher dès qu’ils vont s’apercevoir de mon absence, en attendant je ferais mieux de tenter de me dégager !

Cherchant autour d’elle, elle fouilla par terre à la recherche d’un caillou susceptible de l’aider à gratter le sol. Elle en trouva un et se mit à l’ouvrage tout en parlant à son cheval mort :

- Cette journée était celle de trop pour toi… Si seulement tu avais pu attendre encore un peu… Tu te rends compte dans quelle situation tu me mets ? Que vont penser Betty et Terry ? Décidément, nous n’avons pas eu de chance, ni toi ni moi… Et apparemment toi encore moins que moi…

Elle gratta le sol tout autour de sa cuisse tout en s’arrêtant de temps à autre pour écouter dans l’espoir que quelqu’un apparaisse, mais non, le silence était toujours aussi pesant. Arrivée au niveau du genou, elle eut beau gratter, elle ne parvint pas à dégager plus loin sa jambe, il y avait à cet endroit-là un morceau de rocher. Elle gratta plus large et réalisa que vers l’épaule du cheval c’était plus friable. Son travail de fourmi dura longtemps et son caillou étant trop gros, c’est avec la main qu’elle retira les dernières poignées de terre le long de sa botte à côté de sa cheville. Ce fut finalement après deux heures d’efforts qu’elle parvint enfin à se libérer. Elle poussa un cri de joie et partit, en sautillant pour rétablir la circulation du sang dans sa jambe gauche, à l’assaut de la colline derrière laquelle le troupeau et ses compagnons avaient disparu. Elle espérait apercevoir le ranch de loin, ou bien un cavalier qui viendrait à sa rencontre… Mais non, elle eut beau scruter l’horizon… rien, personne. Il commençait à faire sombre et de nouveau, le ciel semblait s’abaisser donnant au paysage un air lugubre. Elle retourna vers le cheval, se demandant ce qu’elle devait faire, frissonnant dans le froid qui devenait plus mordant avec la nuit qui s’approchait. Elle prit sa décision : rester à côté de ce cheval mort ne lui disait rien qui vaille, et puis de toute façon, il valait mieux qu’elle s’approche le plus possible du ranch, voir qu’elle finisse le chemin à pied, plutôt que d’attendre dans le froid. Elle dessangla la selle, prit la couverture qui servait de tapis de selle pour la mettre sur ses épaules, et frissonna en effleurant l’animal, il était froid et commençait à se raidir. Un coup d’œil à sa montre et elle réalisa que cela faisait bien plus de deux heures qu’elle était là !

- Si j’avais pu me mettre en route plus tôt, je serais sans doute déjà au chaud à l’heure qu’il est. Le ranch ne doit plus être très loin, nous avons déjà marché longtemps avec les bêtes.

Elle se mit donc en marche d’un pas rapide en suivant les traces laissées par le troupeau, sans un regard en arrière pour ce cheval mort, pressée de retrouver la présence rassurante des êtres humains. Cela faisait une demi-heure qu’elle marchait lorsque la neige se mit à tomber, elle regarda le ciel et gémit :

- Oh non pas ça, pitié !

Apparemment, le ciel n’était pas décidé à avoir pitié, la neige se mit à tomber dru et bientôt, toute trace disparut.

Vous pouvez acheter ce roman sur Amazon.

Si le roman vous a plu, en mettant un petit mot dans la rubrique commentaire vous aiderez une auteure inconnue à trouver de nouveaux lecteurs. (Merci !)

Vous pouvez aussi me donner vos impressions par mail à l’adresse suivante :

fmichonnet@gmail.com

Du même auteur :

Rouges baisers

La plume et le papillon

Ce texte a été déposé et est protégé en vertu de l’article L111 du code de la propriété intellectuelle, loi du 1er juillet 1992.

©Fabienne Michonnet

Auto-édition